

LE SECRET  
DE  
ROCBRUNE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

A. TOUROUDE ET FRANZ BEAUVALLET



PARIS  
TRESSE, ÉDITEUR  
GALERIE DE CHARTRES, 10 ET 11  
PALAIS-ROYAL

1874

Tous droits réservés

11709 cc 39

# LE SECRET DE ROCBRUNE

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de  
L'AMBIGU-COMIQUE, le 24 janvier 1874.

## DISTRIBUTION

LE COMTE DE ROCBRUNE.....	MM. FAILLE.
GAROUSSE, vieux paysan (70 ans)...	H. VANNOY.
M. LIVRADE, notable .....	LIBERT.
ARNOLD, fils du comte.....	DEVILLE.
LE CHEVALIER DE SAINT-VAL ...	MONTBARS.
LE MARQUIS DE LORBAC.....	LEON-NOEL.
POIVROL, aubergiste.....	DESJARDINS.
LE PÈRE JÉRÔME, soldat de la République.	HENRI ROZE.
CANCALOU, chef de cuisine.....	PÉRONO.
SORBINET, sommelier.....	DRUELLE.
LA CLAUDINE.....	M <sup>mes</sup> MALARDHIÉ.
MARIANNE, sa fille.....	JEANNE-MARIE.
AMÉLIE DE SAINT-VAL.....	RIBEAUCOURT.
LA MARQUISE DE LORBAC .....	BLANCHE BURY.
MADELON, femme de Poivrol.....	RENÉE D'ABSAC.

---

*L'action se passe en Provence, au village de Rocbrune, vers 1805.*

---



# LE SECRET DE ROCBRUNE

---

## ACTE PREMIER

---

### Les Emigrés.

La cour d'une auberge aux environs d'Avignon. — A gauche, un corps de logis auquel on monte par un escalier de pierre. — A droite, l'entrée d'une salle basse. Adossés à l'escalier, des tables et des bancs ombragés par des treilles. Toute la cour est garnie de pampres vigoureux ; des plantes sauvages croissent çà et là le long des murs. — Au fond, une porte charretière. — On aperçoit la campagne inondée de soleil, le pont du Gard, la silhouette d'un château. — Coucher de soleil éblouissant.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

MADÉLON, POIVROL.

(Madélon range des olives dans de grands vases ; Poivrol, debout près d'un tonneau, goûte du vin frais.)

MADÉLON, riche costume provençal.

Voilà, ma foi, de bonnes olives ! on ne cueillit jamais les pareilles depuis Avignon jusqu'à Beaucaire.

POIVROL.

C'est possible, mais voilà mon vin ! Tes olives sont peu de chose à côté, ma parole !

MADÉLON.

Ah ! cela, par exemple...

POIVROL.

Mais regarde-les donc, tes olives ! c'est d'un vert triste, c'est gris et terne... et regarde cela maintenant... Est-ce clair et beau ? Est-ce rutilant et joyeux ? Ah ! parle-moi du pays si tu veux, mais commence alors par le remercier de ses bons vins chauds et colorés... Ah ! oui, c'est un beau pays que notre Provence : le berceau de la vigne et le nid du soleil.

MADÉLON.

Je ne dis pas de mal de ton vin, mais mes olives...

POIVROL,

Eh ! je ne fais point fi de tes olives, mais mon vin...

MADÉLON.

On sait bien que c'est ton préféré, parbleu !... Si tu étais libre tout à fait, tu passerais ta vie dans nos caves, avec des bouteilles que tu aimes mieux que tout, même que moi !

POIVROL.

Ah ! ça, non !

MADÉLON.

Oh ! oh !

POIVROL.

Ah ! ça, non, ma foi de Dieu ! et cependant elles ne me boudent point, mes bouteilles ; elles ne refusent jamais de me me laisser voir ce qu'elles ont de bon dans le cœur. (Il commence à l'utiner sa femme.)

MADÉLON, le repoussant.

Tais-toi, sac à vin ! tais-toi ! Tu ne mérites pas d'avoir une honnête femme, tiens.

POIVROL.

Bah ! puisque je l'ai tout de même.

MADÉLON.

Silence ! voilà quelqu'un.

## SCÈNE II

LES MÊMES, DE SAINT-VAL, encombré de filets à papillons, chargé de boîtes. Il a de gros insectes piqués à son chapeau.

SAINT-VAL, entrant par le fond.

Bonjour ! bonjour !

POIVROL.

Ah ! Monsieur de Saint-Val !... Toujours en chasse ?

SAINT-VAL.

Ah ! ma foi, je n'en puis plus !

MADÉLON.

Avez-vous découvert de jolis insectes, monsieur le chevalier ?

SAINT-VAL.

Des papillons tout à fait étranges ! (Il montre les insectes piqués à son chapeau.)

POIVROL.

Comment ? Ils ressemblent à tous ceux que l'on voit d'habitude !

SAINT-VAL.

Oui, au premier abord, mais en les examinant bien...

MADÉLON, cherchant à éloigner son mari.

Poivrol, va donc chercher quelques rafraîchissements pour M. le chevalier...

POIVROL.

Tout de suite ! (A Saint-Val.) Je vais vous faire goûter un petit vin... vous vous en souviendrez ! (Il sort.)

MADÉLON, avec tendresse à Saint-Val.

Eh bien ! voilà tout ce que vous me dites ?

SAINT-VAL.

Oh ! méchante !... Mais non ! Je vous dis que vous êtes fraîche, avenante, appétissante...

MADÉLON.

Hier vous n'êtes pas venu, monsieur le chevalier...

SAINT-VAL.

Hier?... j'ai couru à travers bois toute la sainte journée.

MADÉLON.

C'est drôle ! Je vous ai vu, toute l'après-midi, posté dans  
a grande rue devant le magasin de la grosse parfumeuse.

SAINT-VAL, à part.

Aïe !

MADÉLON.

J'ai bien peur que vous ne me trompiez...

SAINT-VAL, avec aplomb.

Vous seriez la première que je tromperais, Madelon !

MADÉLON.

Cependant vous trompez continuellement madame de  
Saint-Val...

SAINT-VAL.

Sans doute... sans doute... mais madame de Saint-Val est  
mon épouse légitime.

POIVROL, rentrant avec une bouteille et des verres qu'il place à gauche.

Goûtez-moi ça, monsieur le chevalier ! (Il verse, Saint-Val  
va boire.)

SAINT-VAL.

Dites-moi, avez-vous beaucoup de voyageurs en ce  
moment ?

POIVROL.

Beaucoup... ma foi non ! Deux dames seulement, arrivées hier soir...

SAINT-VAL.

Je les ai vues entrer... (Avec feu.) Elles sont charmantes !...

MADELON, blessée.

Ah ! vraiment ?...

SAINT-VAL, bas.

Charmantes... après toi, friponne...

POIVROL.

A en juger par leur mise, elles ne feront pas grande dépense.

SAINT-VAL.

Alors elles sont toujours ici ?

MADELON, piquée.

Oui, monsieur, toujours !... (Elle pousse Saint-Val.) Si vous avez quelque chose à leur dire, elles sont chez elles. (Elle sort furieuse.)

SAINT-VAL.

Moi ?... mais non... par exemple ! (S'apercevant que Madelon n'est plus là, il reprend avec chaleur.) Oui, charmantes toutes deux... et un air !... D'honneur, je me ferais damner pour les apercevoir seulement !

POIVROL.

Le fait est qu'elles ne sont pas mal, monsieur le chevalier.

SAINT-VAL.

La grande est divine.

POIVROL.

Et la petite !

SAINT-VAL.

Délicieuse.

POIVROL, haut.

Sanf votre respect, monsieur le chevalier, je crois que madame de Saint-Val doit avoir avec vous pas mal de fil à retordre... Vous la menez joyeuse, hein ?

.



SAINT-VAL.

Oui, mais il ne faut pas le dire devant ta femme...

POIVROL.

C'est un prétexte, les papillons et la chasse aux insectes, pas vrai?

SAINT-VAL, se gendarmant.

Poivrol !...

POIVROL.

Comme ça, madame de Saint-Val n'y voit que du feu et vous pouvez tout à votre aise faire la guerre aux jeunesses et aux tondrons d'alentour.

SAINT-VAL.

Eh bien oui, tu l'as dit, Poivrol... Tu es plus malin que je ne pensais...

POIVROL, riant.

Et tous ces maris dont vous enjolez les femmes, et qui ne se doutent de rien... sont-ils niais, hein?

SAINT-VAL.

S'ils le sont!... Tu en sais quelque chose...

POIVROL, riant plus fort.

Tous des imbéciles !

SAINT-VAL, se levant.

A ta santé, Poivrol!... (Il boit.) Eh bien, oui, l'histoire naturelle n'est qu'un adroit prétexte... Eh! palsambleu! je suis du siècle des galanteries, moi... j'ai dans mes veines du sang des Lauzun et des Richelieu... Je m'étiolais à l'étranger... depuis mon retour en France, je rattrape le temps perdu!

POIVROL.

Et vous avez raison!

SAINT-VAL.

Comment! Demeurer bien tranquille au foyer conjugal, être fidèle à sa femme, soigner ses bambins... ceci est bon pour les prosaïques bourgeois du nouveau régime! Je suis de

l'ancien temps, moi!... Mes bottes ont des talons rouges, et malgré toutes les modes nouvelles, je me crois toujours sous la Régence : machinalement je joue avec la dragonne d'une épée imaginaire et lance sous mon bras un chapeau galonné que je porte en rêve. Ma femme est jalouse... eh bien, je ruse avec elle... Grâce à mes supercheries, je puis à mon aise faire l'école buissonnière, glanant l'amour dans tous les champs du voisinage... peut-être dans les tiens, camarade... Vrai petit chaperon rouge, je suis toujours à rôder par les bois... seulement j'ai peur du loup, et le loup, pour moi, c'est ma femme!

POIVROL.

Vous êtes charmant, monsieur le chevalier! (A Madelon qui rentre.) Il est charmant!

SAINT-VAL.

Les insectes, cela m'est bien égal!... Et la seule cueillette qui me plait est celle que l'on fait sur deux joues rosées comme celles de ta femme, Poivrol. (Il saisit Madelon, l'embrasse et se met à rire. Madame de Saint-Val paraît au fond.)

### SCÈNE III

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, du fond, sévèrement.

M. de Saint-Val!...

SAINT-VAL, confus.

Ma femme!...

MADOLON, bas.

C'est bien fait!

AMÉLIE, s'avancant terrible vers son mari.

Que faites-vous donc, chevalier?

SAINT-VAL, balbutiant.

Moi! je vous attendais, bonne amie... N'est-ce pas, Poivrol? Je disais : « Elle est en retard, cette chère madame

de Saint-Val... » Asseyez-vous donc!... Voulez-vous vous rafraîchir?

AMÉLIE.

Merci, monsieur... (Le regardant en face.) Avez-vous fait bonnes découvertes, aujourd'hui?

SAINT-VAL.

S'il vous plait?...

AMÉLIE.

Eh bien, vos recherches si consciencieuses ont-elles eu de bons résultats, monsieur le naturaliste?... Avez-vous découvert quelque nouvelle espèce de coléoptères, de scarabées ou de libellules?

SAINT-VAL.

Certainement! Ah bien! ce serait joli, si... (Montrant les papillons.) Voilà! (Se campant.) Hein?...

AMÉLIE, haussant les épaules.

Voilà un mois que vous me montrez ces papillons-là!

SAINT-VAL.

Un mois!... Vous me faites injure, madame! (Des à Poivrol.) Elle a raison, tu sais, et encore ce n'est pas moi qui les ai découverts... je les ai achetés.

AMÉLIE.

Je crois que vous vous donnez bien de la peine pour rien, monsieur.

SAINT-VAL.

Oh! madame, vous me blessez dans ce que j'ai de plus cher... dans mon amour pour la science, dans mes efforts... dans mes...

AMÉLIE, à mi-voix.

Est-ce donc votre amour pour la science qui, tout à l'heure, vous faisait embrasser cette villageoise?... (Elle le pince.)

SAINT-VAL, étouffant un cri et souriant aussitôt.

Madame, je vous ferai observer que vous me pincez un peu trop fort!

AMÉLIE, faisant encore mine de le pincer.

Est-ce votre amour pour la science, dites ?

SAINT-VAL.

Certainement, bonne et douce amie... j'admire la santé, la fraîcheur que donne la vie simple des champs.

AMÉLIE.

Vous admirez de trop près, chevalier... (D'un ton impérieux.)  
Asseyez-vous, allons ! (Elle le pince.)

SAINT-VAL, avec un cri.

Ah ! (Souriant.) Je m'assieds, bonne et douce amie... (A part.)  
Est-ce curieux cette habitude de pincer ! (Il va s'asseoir.)

AMÉLIE, à Madelon d'un ton très-gracieux.

Donnez-moi un peu de laitage, ma petite.

MADELON, très-aimable.

Oui, madame, à l'instant ! (Elle s'éloigne : Poivrol est sorti.)

SAINT-VAL, à part.

Sont-elles aimables l'une pour l'autre !

AMÉLIE, brusquement en s'asseyant à la table.

Vous savez que je n'y crois pas du tout à votre amour pour la nature !

SAINT-VAL.

Vous avez bien tort. (Déclamant.)

Est-il rien de plus doux que cette eau qui murmure,  
Que ces bœufs ruminants descendant le coteau...  
Que ces rudes bergers jouant du chalumeau.

AMÉLIE.

Vous ne chantez les bergers qu'à cause des bergères...  
Quant à vos découvertes : des chimères ; quant à votre science :  
mensonge !... (Elle le pince.)

SAINT-VAL, bondissant et passant à droite.

Ah ! madame, écoutez... j'ai un caractère très-pacifique,  
mais vos petits témoignages d'amitié me rendront fou !

(Rentre Madelon. Souriant.) Voilà votre laitage, ma nie; le voilà, votre petit laitage... (Il prend le bol des mains de Madelon et le place devant sa femme qui lui lance un regard féroce. A part.) Elle me donne le frisson, parole d'honneur!

AMÉLIE, avec aménité.

Mais asseyez-vous donc, chevalier! (Saint-Val se rassied avec gêne.) Pourquoi ne pas chercher d'autres occupations que celles que vous avez adoptées?

SAINT-VAL, à part.

Elle y revient!... c'est une idée fixe! (Haut et cherchant des prétextes.) Que voulez-vous donc que je fasse? Quoique rentré en France, vous conviendrez qu'il me serait difficile d'acquiescer un grade dans l'armée de M. Buonaparte et que je ne saurais en rien faire acte d'adhésion au régime actuel...

AMÉLIE.

Non... mais enfin, vous pourriez, monsieur, vous occuper à le renverser!

SAINT-VAL, il a repassé à droite.

Je sais... c'est un passe-temps... mais il n'est pas dans mes goûts... La science est à présent aux gentilshommes... M. de Pulfon n'était pas un croquant, et je connais plus d'un nom qui figure à la fois sur le registre de l'Académie des sciences et sur le livre d'or de la noblesse française.

AMÉLIE, se levant menaçante.

Encore une fois, monsieur, vous pourriez avoir d'autres soucis en tête.

SAINT-VAL.

Chère amie!...

AMÉLIE.

Taisez-vous, vous me trompez, vous dis-je!

SAINT-VAL, à part.

Encore!... (Haut.) Calmez-vous, Amélie... D'honneur, je vous vois toujours avec des yeux de fiancé amoureux... vos dents sont plus étincelantes que jamais!

AMÉLIE.

C'est pour mieux vous mordre, parjure!

SAINT-VAL, souriant et craintif.

Mais oui... mais certainement... Et ces petites mains... ces mains si mignonnes !... Sont-ils roses et effilés, ces jolis petits ongles !...

AMÉLIE, menaçante.

C'est pour mieux vous griffer, monstre !

SAINT-VAL.

Elle va me déchiqueter, c'est sûr ! (Pareil Livrade.)

#### SCÈNE IV

LES MÊMES, LIVRADE, très-important et très-opulent : Jabot gigantesque, grosses broches en or, énormes bagues aux doigts.

LIVRADE.

Ah ! pardon la compagnie !... Eh ! mais je ne me trompe pas, M. et madame de Saint-Val !

SAINT-VAL, lui tournant le dos.

Bonjour ! bonjour ! (Il s'assied ainsi que madame de Saint-Val, sous la tonnelle de droite, 1<sup>er</sup> plan.)

LIVRADE.

En partie fine, comme des amoureux, ma parole !... Eh eh ! vous revenez des bois, je gagerais !... vous avez encore cherché des violettes !

AMÉLIE, lançant un regard de reproche à son mari.

Des violettes !.. Il y a longtemps que nous n'en cherchons plus !

LIVRADE.

Un joli pays que le nôtre, pas vrai ? Bien boisé, bien fleuri ; une belle campagne surtout et la ville à côté... un beau soleil (Se montrent.) et de braves gens... J'en suis de père en fils, monsieur le chevalier... Eh ! eh ! nous sommes tous les deux des rejetons des plus vieilles familles du pays, savez-vous ?

SAINT-VAL, le gousillant.

Le fait est que votre père et votre grand-père sont morts passé la quatrevingtaine, c'est vrai. (Il lui tourne le dos.)

LIVRADE, essayant de renouer la conversation.

Un bon exemple, eh! eh!... que je suivrai, si c'est possible, je ne m'en cache pas. (Voyant que Saint-Val ne répond pas.) Eh bien, et Poivrol? Il n'est donc pas chez lui, ce Poivrol!

POIVROL, entrant une bouteille à la main, un trictrac sous le bras.

Me voilà, monsieur Livrade, me voilà.

LIVRADE.

Ah! c'est heureux, fainéant!

POIVROL.

Je vous avais vu venir sur la route, monsieur Livrade, et vous voyez, je préparais tout pour vous être agréable.

LIVRADE.

Fais, mon brave, fais... Je crois qu'aujourd'hui encore tu vas m'offrir cette vieille bouteille. (Revenant à Saint-Val.) Eh! eh!... me voilà surpris en flagrant délit. Eh bien, oui, là, j'en conviens : je ne saurais me passer de ma partie de trictrac avec Poivrol.

POIVROL.

C'est bien de l'honneur, monsieur Livrade.

LIVRADE.

Une vraie mazette, par exemple... il se met dans des colères qui me font rire à perdre la respiration... Bah! il faut bien s'amuser un brin pour oublier les soucis de la journée, les affaires et la politique.

AMÉLIE.

Ah! ah! vous vous occupez de politique, monsieur Livrade? (À Saint-Val.) Il s'occupe de politique, lui, monsieur de Saint-Val... et vous...

SAINT-VAL.

Tout aux papillons!

LIVRADE.

Ah dame! par mes fonctions d'adjoint au maire, j'ai mille occasions de voir comment vont les choses...

AMÉLIE.

Et cela va?...

LIVRADE.

Ppou!... ça va sans aller, ça va si l'on veut!... Et ce sera toujours de même, (Avec intention.) jusqu'à ce que ça soit ce que ça doit être.

AMÉLIE, se levant.

Et comment cela doit-il être, monsieur Livrade?

LIVRADE.

Eh! eh! vous le savez bien!... Et ce jour-là, ce sera une vraie fête pour tous les braves gens du pays!

## SCÈNE V

LES MÊMES, GAROUSSE.

Le père Garousse a paru au fond vers la fin de la scène. Il est vieux et ses cheveux sont blancs. Il tient un bâton à la main.

GAROUSSE, toisant Livrade.

Eh bien! je vous la souhaite par avance bonne et heureuse, monsieur Livrade.

LIVRADE.

Tiens, c'est le père Garousse!

GAROUSSE, railant.

Mon Dieu! oui, c'est le père Garousse, qui vient d'entendre vos paroles et vous en félicite.

LIVRADE.

Il eut été étonnant, du reste, que mes opinions, qui sont celles d'un homme d'ordre, n'eussent pas déplu à un vieux jacobin comme vous!



GAROUSSE.

Eh ! eh ! me voilà donc jacobin, présentement?... Il n'y a pas bien longtemps, parce que j'empêchais de piller et de brûler le château de Rocbrune, j'étais un mauvais patriote... et puis me voilà jacobin!... comme on peut changer de nom sans changer d'idée, tout de même!... Bah ! bah ! changez l'étiquette, allez, vous ne changerez point le vin de la bouteille.

LIVRADE.

On connaît vos opinions, croyez-le bien.

GAROUSSE.

Tiens, j'en ai donc?... Ah bien ! alors, elles me sont venues toutes seules, bien sûr, car je ne me suis guère dérangé pour les aller prendre : je n'avais pas le temps... Mes opinions!... Eh ! eh ! je crois bien que c'est tout bonnement les quelques arpents de terre qui sont là-bas, monsieur Livrade, parce que cela, voyez-vous, c'est la vie de la famille et ma vie aussi!... Quand on me laisse travailler, ça va bien!... Quand on ne me demande pas plus qu'ils ne me rapportent, ça va bien encore ! Ah dame ! c'est que je les retourne, je les enseme, je les féconde toute la semaine !

LIVRADE, gouaillant.

Et le dimanche ?

GAROUSSE, avec respect.

Je le regarde !... Il ne faudrait pas y toucher, je me ferais tuer dessus !

LIVRADE.

Un vrai loup, monsieur le chevalier !...

GAROUSSE, le regardant sous le nez.

Tout le monde n'a pas la chance d'être un vieux renard, monsieur Livrade.

LIVRADE, avec colère.

Garousse ! Garousse !...

GAROUSSE.

C'est égal, monsieur de Saint-Val, voilà une recrue d'importance... M. Livrade, une autorité!... quelqu'un de riche!... Savez-vous bien que c'est joliment beau de sa part de travailler au retour de l'ancien régime! Car enfin, la révolution l'a trouvé petit clerc d'huissier, point gras et vêtu d'un habit mince; elle en a fait un garde-magasin, un commis aux vivres, un inspecteur des charrois, un commissaire du gouvernement, je ne sais quoi encore... C'est grâce à elle qu'il a pu acheter deux cent beaux arpents de terre qu'on voit là-bas, bien plantés de vignes et d'oliviers: les biens de ce pauvre M. de Lanjeac, noyé dans le Gard!... (Il fixe Livrade.)

LIVRADE, se reculant.

Garousse, vous avez tort de chercher à me mordre ainsi.

GAROUSSE.

Tiens, je cherche donc ça!... C'est égal, monsieur le chevalier, je crois que vous ou moi, si nous devons à quelqu'un des belles bottes avec du foin dedans, nous ne donnerions pas un coup de pied à celui qui nous aurait donné nos bottes!... Je ne sais pas si c'est cela que vous appelez une opinion politique, monsieur Livrade, mais c'est mon opinion, et je crois bien que si elle n'est pas politique, c'est tant pis pour la politique!

SAINT-VAL.

Bravo, Garousse, bravo!

LIVRADE.

Oh! décidément, je vous cède la place.

POIVROL.

Eh bien! et notre partie, monsieur Livrade?

LIVRADE.

Ce sera pour plus tard, quand M. Garousse sera de moins insolente humeur. Au revoir, la compagniel

GAROUSSE.

Bien au plaisir, citoyen Livrade... (Livrade sort.)

## SCÈNE VI

LES MÊMES moins LIVRADE.

AMÉLIE.

Enfin, le voilà parti! Avez-vous des nouvelles, monsieur Garousse?

GAROUSSE.

Pas encore, madame; mais j'en attends.

AMÉLIE.

De bonnes?

GAROUSSE.

Eh! eh!...

AMÉLIE.

Vous avez bon espoir, n'est-ce pas?

GAROUSSE.

On ne sait pas, ah dame! on ne sait pas! mais ce soir, dans une couple d'heures, par exemple, il pourrait bien survenir quelque chose qui ferait du bruit dans le pays.

POIVROL, s'approchant.

Ah! vraiment?

GAROUSSE.

Oui, mon garçon.

POIVROL.

Et qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît?

GAROUSSE.

Ah! ça, c'est encore un secret.

POIVROL, désappointé.

Ah!

GAROUSSE.

Faites comme moi, attendez.

AMÉLIE.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que nous serons avertis des premiers ?

GAROUSSE.

Oh ! les premiers !

SAINT-VAL, vivement.

Je ne m'éloigne pas... de façon à pouvoir accourir ici au premier signal. (A part.) Il faut absolument que je revoie mes deux voyageuses...

AMÉLIE.

En attendant, rentrons en ville, chevalier !

SAINT-VAL.

Comment donc !... Je suis à vos ordres.

AMÉLIE.

Marchez devant, monsieur !

SAINT-VAL, revenant.

Palsambleu !... j'oubliais mes filets à papillons... (A Madelon qui vient de rentrer, bas.) Au revoir, friponne ! (Il saisit ses filets.) Me voici, bonne amie, me voici ! (Il rejoint sa femme, tous deux disparaissent.)

## SCÈNE VII

GAROUSSE, MADELON, POIVROL.

GAROUSSE.

Maintenant, nous voilà seuls, jasons un peu et lestement !

MADELON.

De quoi s'agit-il, monsieur Garousse ?

POIVROL.

On est à vos ordres, vous le savez bien.

GAROUSSE.

Vers les sept ou huit heures, il faudra faire en sorte que votre auberge soit à peu près vide.

MADELON.

Bon !

GAROUSSE.

Très-peu de monde... personne s'il y a moyen !

POIVROL.

Parce que ?

GAROUSSE.

Parce que j'attends deux voyageurs...

MADELON.

Ah ! ah ! deux voyageurs.

POIVROL.

Tiens, tiens, tiens...

GAROUSSE.

Je ne peux pas dire qui... S'ils viennent, vous serez à leurs ordres... Il ne faudra pas les regarder de trop près... Vous ne leur offrirez que le meilleur de votre cave.

POIVROL.

Du chamberin.

GAROUSSE.

C'est compris ?

POIVROL.

Parbleu !

GAROUSSE.

Eh bien ! à ce tantôt.

MADELON.

Comment ! vous ne restez pas ?

GAROUSSE.

Non, j'ai à travailler à Rocbrune... Oh! soyez tranquille, je serai là... Surtout des petits soins et de la politesse... Et puis de la discrétion... Allons, à ce tantôt!.. et le meilleur vin... A ce tantôt! (il sort.)

MADELON.

Dis donc, Poivrol, qui est-ce qui va venir?

POIVROL.

Je n'en sais rien ; mais puisque M. Garousse ordonne...

MADELON.

Il ordonne... il ordonne que l'auberge soit vide... Eh bien! et ces voyageuses que nous avons là-haut ?

POIVROL.

Bah! la petite est malade, elles resteront chez elles.

MADELON.

Et puis, au besoin, on les priera de ne pas se montrer.

POIVROL.

Voilà tout, parbleu!

MADELON.

Tais-toi, les voilà. (Claudine et Marianne paraissent en haut du petit escalier de gauche. Costumes de paysannes du Midi, pauvres et sombres.)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLAUDINE, MARIANNE.

MADELON, allant à elles.

Vous venez prendre un peu le frais?

CLAUDINE.

Oui : ma chère petite fille se trouve moins faible et je la fais descendre pour qu'elle respire un peu le bon air embaumé du soir. Appuie-toi, ma chérie, appuie-toi bien.

MADÉLON.

Tenez, là, mademoiselle, vous serez très-bien- (Elle indique la tonnelle.)

CLAUDINE, à Madelon.

Merci ! (A Marianne.) Tu te sens bien, n'est-ce pas ?

MARIANNE, assise.

Oui, tu es bonne !

MADÉLON, à Poivrot.

Laissons-les un peu, va ; je leur dirai de rentrer quand l'heure sera venue. (Elle sort avec Poivrot.)

### SCÈNE IX

CLAUDINE, MARIANNE.

CLAUDINE.

Eh bien ! comment te trouves-tu ?

MARIANNE.

Oh ! cela va mieux... regarde comme je respire !... ne t'inquiète plus, ma chère mère adorée, je suis tout à fait bien.

CLAUDINE.

Oui, tu es rose à présent !.. Enfin, j'ai revu ton sourire.

MARIANNE.

C'est joli, ces treilles, c'est gai !... crois-tu que le ciel est beau !... Où sommes-nous, ici ?

CLAUDINE.

Au petit village de Rocbrune, à quelque distance d'Avignon.

MARIANNE.

Est-ce que c'est là que nous allons vivre ?

CLAUDINE, devenant sombre.

Non.

MARIANNE.

Oh ! c'est joli, pourtant. Et nous irons loin ?

CLAUDINE.

Jusqu'à la grande ville prochaine.

MARIANNE, se levant.

Mais pourquoi partons-nous ?

CLAUDINE, d'une voix étouffée.

Oh ! pourquoi, pourquoi...

MARIANNE.

Nous étions bien. Le travail était venu, les religieuses étaient très-charitables pour nous.

CLAUDINE.

Elles, oui ; mais elles toutes seules.

MARIANNE.

Pourquoi partir ? C'est vrai, cela. Nous sommes quelque part : après des jours mauvais, il nous vient des jours meilleurs, on nous donne du travail, tout va bien... et puis, tout à coup nous partons, nous allons vers l'inconnu, nous quittons notre pauvre petit bonheur si durement conquis pour aller recommencer la souffrance autre part. Pourquoi cela ? Je ne comprends pas.

CLAUDINE, oppressée.

Marianne !

MARIANNE, insistent.

Sais-tu bien que c'est la troisième fois que cela nous arrive !...

CLAUDINE.

Oui, la troisième fois, c'est vrai.

MARIANNE.

Le hameau où se sont écoulés mes premiers ans, nous l'avons fui brusquement un jour, et cependant, il était bien joli, ce hameau-là, et je l'aimais bien. Et puis, nous avons fui Beaucaire !... Hier, c'est Avignon que nous avons quitté de



même... Et nous allons quelque part, je ne sais où, pour fuir encore, sans doute, après que je t'aurai vue rentrer les yeux rouges.

CLAUDINE.

Tais-toi, Marianne, je t'en prie, tais-toi : tu me fais mal.

MARIANNE.

On te poursuit donc, il y a donc quelqu'un qui te persécute, et devant lequel tu t'en vas ?

CLAUDINE.

Personne... Oh ! je te jure !

MARIANNE.

Eh bien, pourquoi t'en vas-tu, alors ? Pourquoi toujours fuir ainsi ?

CLAUDINE, au supplice.

Mais nous ne fuyons pas, tu te trompes...

MARIANNE.

Vois-tu, il y a dans notre vie quelque chose que je ne comprends pas... car enfin, nous ne sommes pas méchantes, nous travaillons bien, nous sommes toutes petites et nous ne gênons personne... et cependant on n'a pas l'air de nous aimer... Ah ! si nous avions mon père, c'est plus fort que moi, je me dis que cela serait autrement.

CLAUDINE, vivement

Marianne... tu sais bien que ton père est mort.

MARIANNE, fixant Claudine.

Nous n'avons pas porté son deuil.

CLAUDINE.

Si : tu étais toute petite, tu ne te souviens pas.

MARIANNE, hésitante.

Eh bien, alors, pourquoi... (Elle s'interrompt.)

CLAUDINE, inquiète.

Dis tout.

MARIANNE, hésitant.

Pourquoi m'a-t-on dit un jour que je n'avais pas de père, en riant méchamment ?

CLAUDINE.

Une folle ! Tout le monde ne sait pas l'histoire des gens.

MARIANNE, secouant la tête.

Ah ! c'est égal ; c'est bien extraordinaire que nous soyons ainsi forcées de fuir chaque fois que tu rentres les yeux rouges !

CLAUDINE, avec des sanglots.

Décidément, tu as juré que je pleurerai aujourd'hui ; tu es méchante... (Elle tombe assise à gauche près de la table.)

MARIANNE, tombant aux genoux de Claudine et lui baisant les mains.

Ma mère !... Tu as raison, je suis méchante, je suis folle, je ne sais pas ce que j'ai... Pardonne-moi, dis !... Donne-moi ton pardon dans un baiser, je t'en prie.

CLAUDINE.

Ah ! tiens, le voilà, mon pardon, le voilà cent fois ! (Elle l'embrasse.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, LIVRADE.

LIVRADE, paraissant au fond.

Garousse vient de passer là-bas, il faut espérer que l'auberge à présent va être tranquille... (Apercevant Claudine et Marianne.) Tiens, des étrangères !... Ce n'est pas du monde riche, à première vue... (Les examinant.) C'est égal, elles ont un air qui n'est pas à tout le monde... la grande est une vraie femme !... (Après un temps.) Est-ce drôle, on dirait que je connais ces beaux yeux-là...

CLAUDINE, se levant.

Quel est cet homme ?

LIVRADE.

Mais Dieu, oui ! je ne me trompe pas et voilà le bon souvenir qui me revient. Ma croix de Dieu ! c'est la Claudine.

CLAUDINE, avec inquiétude.

Mon nom !...

LIVRADE.

Allons donc ! j'ai deviné juste... (Allant à Claudine et la couvant du regard.) Comment, vous voilà, la Claudine ?

CLAUDINE, reculant.

Mais, monsieur, je ne vous connais pas...

LIVRADE.

Oh, que si ! vous me connaissez même très-bien... Regardez-moi.

CLAUDINE.

Je ne vois pas...

LIVRADE, se rengorgeant.

Polycarpe-Christostôme Livrade.

CLAUDINE, avec effroi.

Ah !

LIVRADE.

Présentement homme d'affaires à Alais, un ancien du hameau de Saint-André, le voisin de votre défunt père.

CLAUDINE.

Ah ! je me souviens de vous, je vous reconnais...

LIVRADE, avec un mauvais sourire.

Inutile alors que j'entre dans des détails, pas vrai ?

CLAUDINE.

Dame oui, je le pense.

LIVRADE, jetant un coup d'œil à Marianne.

C'est votre demoiselle, sans doute, cette belle enfant... Je

29.

## LE SECRET DE ROCBRUNE

crois vous revoir à vos seize ans... Voilà ce qu'on peut appeler une grande et belle fille... et qui vous fait honneur.

CLAUDINE, prenant la main de Marianne.

Elle est un peu souffrante en ce moment.

LIVRADE.

Vraiment?

CLAUDINE.

Vous nous excuserez donc, n'est-ce pas? mais la nuit va tomber... (Elle fait mine de s'éloigner.)

LIVRADE, la retenant.

Oh! vous ne voudrez pas partir si vite... Restez donc, je vous en prie.

CLAUDINE.

Pardonnez-moi, mais..

LIVRADE.

L'air est doux et ne saurait faire du mal à personne... J'ai vraiment désir de causer un brin... Vous ne pouvez point me refuser cela, ce serait me faire une vraie sottise... à quelqu'un qui vous connaît comme je vous connais...

CLAUDINE, prenant son parti.

Eh bien! voyons, soit. Qu'avez-vous à me dire, j'écoute? (Elle va vers lui.)

MARIANNE, assise à gauche près de la table à elle-même avec terreur.

Qu'est-ce donc que cet homme-là, et pourquoi ma mère a-t-elle pâli?

LIVRADE, de l'autre côté avec Claudine.

Savez-vous que le temps vous a traitée en amie! vous êtes encore la plus jolie femme de tout le pays, presque. Aujourd'hui encore, vous méritez comme autrefois d'être appelée Claudine la belle.

CLAUDINE.

Vous voulez vous moquer, monsieur Livrade!

LIVRADE, se rapprochant d'elle et la voix tremblante.

Non pas ; je dis ce que je pense. Si j'osais même dire tout ce que je pense... Cela me fait un drôle d'effet de vous revoir : il me semble que je retrouve mes idées de jeunesse... Vous vous souvenez de ces idées-là... Ah ! ce n'est pas ma faute si vous n'êtes pas devenue madame Livrade... Si je ne vous avais jamais revue, je serais mort en me disant qu'il manquait quelque chose à ma vie... Enfin vous voilà.

CLAUDINE.

Et alors ?...

LIVRADE.

Eh ! eh ! si vous m'aviez écouté, tout de même, vous seriez madame Livrade... ce ne serait pas un mauvais rêve... C'est à moi toutes les terres là-bas, depuis là jusque-là, des rives du Gard au sommet du coteau... Et puis, il y a quelques écus dans des sacs, et il y a quelques sacs... Je ne suis pas prodigue, c'est vrai, mais je crois bien que je sais aussi ne pas être avare avec d'aucuns... C'est drôle !... à mesure que je vous regarde, je recomprends toutes mes vieilles idées d'il y a seize ans !.. Ne vous en allez donc pas, je n'ai pas fini.

CLAUDINE, avec un regard de haine.

Je crois, au contraire, que vous avez dit tout ce que vous désiriez.

LIVRADE, la retenant.

Attendez donc, je parle sérieusement... Un mot, voyons, un mot : ce n'est pas plus long à entendre que ce n'est long à dire.

CLAUDINE, le repoussant.

Non... Oh ! ne le dites pas, ce mot-là, je le devine.

LIVRADE.

Eh bien !... alors ?...

CLAUDINE, avec résolution.

Eh bien ! adieu !

LIVRADE, pâle de colère.

Eh ! eh ! si vous êtes toujours Claudine la belle, vous êtes encore aussi Claudine la fière, à ce qu'il me semble !

CLAUDINE, le toisent et avec force.

Oui, Claudine la fière.

LIVRADE, méchamment.

Tiens, j'aurais cru autrement, à cause des choses...

CLAUDINE.

Quelles choses ?

LIVRADE.

Mais vous savez bien ce que je veux dire ! Puisque vous le savez bien, je continue alors ?...

CLAUDINE, avec terreur.

Non, monsieur, non ; pas un mot de plus.

LIVRADE, se rapprochant.

Je ne suis pourtant pas déplaisant, à ce qu'on dit.

CLAUDINE, d'une voix saccadée.

Mais laissez-vous donc !.. Autrefois j'ai pu ne pas vous aimer : je vous en prie, ne me forcez pas à vous mépriser aujourd'hui.

LIVRADE, se redressant brusquement.

Me mépriser !... Dites donc, la Claudine, pesez vos paroles... on ne méprise pas M. Livrade... Il me semble que si quelqu'un ne doit pas parler de mépris...

CLAUDINE.

Monsieur !...

MARIANNE, se levant.

Quoi donc ?

LIVRADE, avec rage.

Ah ! vous êtes aussi trop insolente et trop farouche !... Il y a des choses qu'on ne doit pas dire à des gens comme moi, qui sont des gens établis (Se montrent avec orgueil.) et des notables... Mépriser M. Livradel... Allons, allons, la Claudine, on ne méprise personne quand on est ce que vous êtes ! (saint-Vai paraît au fond.)

## SCÈNE XI

LES MÊMES, SAINT-VAL.

MARIANNE, s'élançant.

Ma mère!

CLAUDINE.

Et que suis-je donc, Livrade ?

LIVRADE, avec un rire mauvais.

Eh bien, mais elle vous le dit justement, ce que vous êtes, la petite... Vous êtes sa mère !... qui est-ce qui est son père ?

CLAUDINE.

Misérable !

SAINT-VAL, s'évançant.

Eh bien ! que se passe-t-il donc ? Quo signifie, monsieur Livrade ?...

LIVRADE, redevenant très-humble et très-plat.

Ah ! vous étiez là, monsieur le chevalier ?

SAINT-VAL.

Oui, j'étais là, et j'en rends grâce au hasard !... Encore une fois, que se passe-t-il ?

LIVRADE, moitié poli, moitié insolent.

Ce qui se passe ici n'est pas votre affaire.

SAINT-VAL.

Comment cela ?... Vive Dieu !... Vous le prenez de bien haut, l'ami... (Aux deux femmes.) Laissez, mesdames... (Haut.) Vous m'avez tout l'air d'insulter des femmes, mon excellent, je veux vous en empêcher... Ceci est absolument l'affaire d'un galant homme, et je suis galant, moi, vive Dieu ! (A part, jetant au fond un regard inquiet.) Pourvu que ma femme ne revienne pas ! (Il revient sur Livrade.)

LIVRADE, se reculant.

Soit! je me tais; mais pour vous être agréable, monsieur le chevalier... Au revoir, la Claudine. (A mi-voix.) Vous présenterez mes civilités au père de la petite.

CLAUDINE, avec douleur.

Oh!

SAINT-VAL, rappellent Livrade.

Monsieur Livrade?

LIVRADE.

Eh bien?

SAINT-VAL.

Je n'ai pas été habitué à voir sortir les gens sans saluer.  
(Il montre Claudine et Marianne.)

LIVRADE.

Eh bien... (Il fait mine d'abord de saluer les deux femmes puis se sauve en disant.) Je vous salue, monsieur Saint-Val.

## SCÈNE XII

LES MÊMES moins LIVRADE, puis MADELON.

SAINT-VAL, examinant les deux femmes.

Délicieuses! divines!

CLAUDINE.

Ah! monsieur, merci!

SAINT-VAL.

Merci, dites-vous, madame!... Mais je n'ai fait que mon devoir... j'affronterais l'univers pour défendre une femme!  
(A part.) Pourvu que la mienne ne revienne pas!

MARIANNE, bas à Claudine.

Ah! ma pauvre mère adorée!



CLAUDINE.

Tu comprends tout, maintenant...

SAINT-VAL, papillonnant autour des deux femmes.

Et vous restez quelque temps dans ce pays, mesdames ?

MARIANNE, vivement.

Oh ! non, nous repartirons ce soir, n'est-ce pas, ma mère ?

CLAUDINE !

Mon enfant !

MARIANNE.

Oh ! tu n'as plus rien à craindre, je ne me plaindrai plus.

CLAUDINE.

Viens donc !... (A Saint-Val.) Encore une fois, merci, monsieur. (Elle se dirige, ainsi que Marianne, vers le corps de logis de gauche et s'engage dans l'escalier.)

SAINT-VAL, se confondant en salutations.

Oh ! mesdames, croyez bien que c'est moi qui, au contraire... (Elles disparaissent après lui avoir adressé un dernier remerciement.) Elles sont fort jolies toutes deux... et ma foi, je ne sais pas si c'est la grande ou la petite qui me plaît le plus... Je penche, ma parole d'honneur ! je penche.

MADLON, qui a paru depuis quelques instants.

Monsieur le chevalier...

SAINT-VAL, bondissant.

Ah ! tu m'as fait peur, Madelon... j'ai cru que c'était ma femme.

MADLON.

Allez m'attendre dans la salle basse, monsieur, j'ai à vous parler.

SAINT-VAL.

Permettez...

MADLON, menaçante.

Mais allez donc ! monsieur...

SAINT-VAL.

Va-t-elle essayer de me dévorer aussi ? (Il disparaît par la droite.)

## SCÈNE XIII

MADELON, puis POIVROL.

MADELON.

Ah ! je connais le moyen de le faire marcher, à présent ! c'est bon ! (Poivrol entre.) Poivrol ! Poivrol ! Hé ! vite donc !

POIVROL.

Qu'est-ce que c'est ?

MADELON.

Comme j'étais aux fenêtres de là-haut, j'ai vu deux cavaliers qui regardaient de loin l'enseigne de notre auberge... ils viennent par ici... Bien sûr, ce sont les gens que M. Garousse attend.

POIVROL.

Bon, la maison est vide, ça se trouve bien. Va-t'en, je vais les recevoir.

MADELON.

Je les recevrai bien comme toi.

POIVROL.

Oh ! curieuse, va !

MADELON.

Les voilà... Tu sais, n'oublie rien, sois poli et discret.

POIVROL.

C'est bon, parbleu ! c'est bon !

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, ARNOLD, LE COMTE.

(Ils paraissent au fond à cheval. Costumes de voyage : manteaux, bottes poussiéreuses.)

LE COMTE mettant pied à terre.

Pardon, brave homme, c'est ici l'auberge du Pont du Gard ?

POIVROL, saluant.

Et voici l'aubergiste.

LE COMTE.

Tiens nos chevaux, l'ami.

POIVROL, saluant.

Pour vous obliger, donc ! (Poivrol disparaît par le fond avec les chevaux.)

LE COMTE.

Merci, conduis-les à l'écurie. (Il s'assied.)

MADELON.

Ces messieurs désirent quelque chose... des fruits, du vin ?

LE COMTE.

Non, là belle enfant, non. Est-ce que personne ne nous attend ici ?

MADELON.

Faites excuse...

LE COMTE.

Eh bien, fais prévenir que nous sommes là et que nous attendons à notre tour.

MADELON.

On y va, mon bon monsieur. (Un silence.)

## SCÈNE XV

## LE COMTE, ARNOLD.

LE COMTE, en proie à la plus violente émotion.

Ah ! que c'est bon d'être ici !... comme cet air-là vous entre généreusement dans la poitrine !... Et le pays, les champs, les bois, les vignes, les grandes terres en travail sous le ciel tranquille !... Est-ce beau !

ARNOLD, avec des larmes dans la voix.

Oui, c'est superbe de calme et de joie !.. Je ne sais quel charme pénétrant tout cela possède, mais c'est doux, c'est adorable !.. Cela fait monter le rire aux lèvres et les larmes aux yeux... C'est la patrie, enfin !... c'est la France !

LE COMTE.

Mon fils ! (il lui ouvre les bras.) Ah ! c'est pour toi surtout que je suis rentré, mon enfant... Malgré l'avis mystérieux et pressant qui me priait de revenir et me donnait rendez-vous ici, certes, pour moi seul, je n'eusse point profité de l'édit impérial qui me permettait de revoir la France, après 15 ans d'exil... Et maintenant je me demande comment je ne suis pas revenu plus vite ; je ne comprends même plus comment jadis j'ai trouvé le courage de partir !... (Après un long temps.) Vois-tu là-bas ces grands bois qui font une couronne à toute la vallée ?... Ce sont les bois de Rocbrune... Dans ces bois-là, j'ai donné des fêtes et des chasses royales... sous leur grande ombre douce, j'ai rêvé, j'ai pleuré, j'ai aimé !... (Avec une émotion croissante.) Et là, tiens, c'est le château de Rocbrune... Regarde !... regarde !... c'est là qu'était la chambre de ta mère...

ARNOLD.

Ma mère...

LE COMTE.

C'est là que tu es né, c'est là que je t'ai donné mon premier baiser ! Tiens, là encore, là, c'est la chapelle : c'est là que dorment nos aïeux ! (Avec des sanglots.) A qui tout cela est-il maintenant ?

ARNOLD.

Mon père, je vous en prie... (Garousse paraît.)

LE COMTE.

Ah! que veux-tu, c'est plus fort que moi, mon cœur éclate!... Qu'ont-ils fait de toutes ces choses sacrées pour moi?... Le château doit avoir été vendu... rien sans doute n'a été respecté...

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, GAROUSSE.

GAROUSSE, s'avançant.

Faites excuse, monseigneur.

LE COMTE.

Ah!... Quoi donc?... Que dites-vous?... Qui êtes-vous ?

GAROUSSE, d'un ton presque triste.

Comment, vous ne me reconnaissez pas, moi ?

LE COMTE.

Mais...

GAROUSSE.

Comment, vous ne reconnaissez pas votre ancien fermier...

ARNOLD.

Garousse...

GAROUSSE.

Eh! oui, parbleu! Jean Garousse...

LE COMTE.

Mais oui, c'est toi... Ah! tiens, je suis bien heureux de te revoir.

GAROUSSE, pleurant de joie.

Eh bien, et moi donc ! eh bien, et moi donc ! C'est égal, c'est le petit qui a dit mon nom le premier, ça m'a fait plaisir... (S'essuyant les yeux.) Eh bien oui, monsieur Arnold, c'est votre Garousse, c'est votre vieux Garousse !... (Le contemplant.) Mais êtes-vous grand et fort !... Cela ne vous gêne pas que je vous regarde... Mais êtes-vous bien !... Vous voilà un homme ! Ah ! vous vous souvenez de moi ! Eh bien, alors... (Il lui tend les bras en tremblant.)

ARNOLD.

Eh bien ! embrasse-moi donc !

GAROUSSE.

Ah ! j'en mourais d'envie... seulement, je n'osais pas !... (Il embrasse Arnold. Puis il reprend en riant.) Allons !... allons !... assez de larmes !... Pour l'instant, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. La nuit tombe, regardez : voilà les fenêtres du château qui s'éclairaient, il y a des trones d'arbres qui flambent dans les grandes cheminées comme autrefois... et la table est mise dans la salle où sont les portraits des aïeux... Si vous voulez venir, on vous attend.

LE COMTE, stupéfié.

Que dis-tu ?

GAROUSSE, presque solennel.

Je dis, monsieur le comte, que vous êtes toujours le maître de Rocbrune.

LE COMTE.

Mais par quel miracle ?... On m'avait dit que le château...

GAROUSSE, avec simplicité

Eh bien, et moi, je n'étais donc pas là ?

LE COMTE.

Explique-toi... (Murmures joyeux au dehors.)

GAROUSSE.

Oh ! je vous dirai cela plus tard, ce serait trop long... et voilà des amis qui viennent vous souhaiter la bienvenue.

LE COMTE, serrant les mains de Garousse.

Oh ! Garousse !... mon cher Garousse !...

GAROUSSE, baisant les mains de son maître.

Eh bien, quoi là ? eh bien quoi ?... J'ai fait ça comme j'aurais fait autre chose.

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, POIVROL, MADELON, SAINT-VAL, PAYSANS portant des branches et des torches, puis CLAUDINE, puis MARIANNE.

GAROUSSE.

Par ici, les amis, par ici ! (Entrée bruyante.)

SAINT-VAL, sortant de la salle basse.

Ah ! mon cher comte...

LE COMTE.

Ah ! chevalier, c'est vous !...

SAINT-VAL.

Eh oui ! moi, le fils de votre vieil ami.

TOUS.

Vive monsieur le comte !...

CLAUDINE, paraissant en haut de l'escalier de gauche.

Qu'est-ce donc que tout ce bruit ?

LE COMTE.

Allons, messieurs, au château de Rochrune! (Il remonte éclairé par les torches.)

CLAUDINE, à elle-même.

Ah! (Elle descend vivement.) Mais je ne me trompe pas!... c'est lui, c'est bien lui!

TOUS.

Vive monsieur le comte!

CLAUDINE.

Lui!... le comte de Rochrune.

MARIANNE, venant à elle.

Nous partons, maman?

CLAUDINE.

Partir?... Ah! non, je reste, maintenant; je reste!

TOUS.

Vive monsieur le comte!

(Le comte s'éloigne par le fond, suivi de tous les paysans qui l'acclament.  
— Tableau général. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.



## ACTE DEUXIÈME

---

### La fille-mère.

La grande salle du château de Rocbrune. A gauche, haute fenêtre à vitraux coloriés. A droite, une vaste cheminée où flambe un feu ardent. Au fond, la grande porte ouvrant à deux battants sur une grande galerie.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

GAROUSSE, CANCELLOU, SORBINET, DOMESTIQUES.

GAROUSSE, toujours dans son même costume, donne des ordres.  
Les domestiques vont et viennent.

Eh bien! maître Cancalou, tout est en mouvement, j'espère ? Les fourneaux bourdonnent, les broches tournent ?

CANCELLOU.

Descendez aux cuisines, monsieur Garousse, et vous serez satisfait...

GAROUSSE.

N'oublie pas ces belles gelées dont tu as le secret et que notre pauvre maîtresse aimait tant... ni tes tartelettes... ni tes gâteaux aux raisins... Ils auront faim, vois-tu, tous nos invités : depuis ce matin, ils sont en chasse et voilà que le soleil touche au sommet des bois...

CANCALOU.

Soyez tranquille, tout est prêt, monsieur Garousse.

GAROUSSE.

Tant mieux, mon garçon, tant mieux; car voilà longtemps déjà qu'on a entendu l'hallali... Retourne vite à tes fourneaux, et continue à mériter ta bonne renommée. A toi, Sorbinet!

SORBINET.

A vos ordres, monsieur Garousse.

GAROUSSE.

Quels vins as-tu fait préparer, voyons?

SORBINET.

Mais les meilleurs : du clos-voigeot, du saint-estéphe, du chambertin...

GAROUSSE.

Eh ! eh ! des vins qui s'ennuient dans les caves depuis 91.

SORBINET.

Des vrais vins, monsieur Garousse.

GAROUSSE.

Oui, des vrais vins, qui valent autrement que leur champagne... Ah ! il ne faudra pas l'oublier, le champagne, ces dames en sont folles, et puis c'est la mode, parce que cela fait du bruit... Va, mon garçon, va et veille surtout à ne pas trop laisser remuer tes bouteilles. (Sorbinet sort.) Là, je crois que je n'ai rien oublié... Eh ! eh ! M. le comte fête dignement son retour... hier un bal, une chasse à courre aujourd'hui... Le meilleur de tout, c'est que M. Arnold s'amuse comme un fou !... ça fait plaisir, il rayonne de joie... Pourvu qu'il ne fatigue pas trop... (Fantômes.) Ah ! voici la chasse.

## SCÈNE II

GAROUSSE, LE COMTE, ARNOLD, LE MARQUIS DE LORBAC, LA MARQUISE DE LORBAC, AMÉLIE, puis SAINT-VAL.

(Tous les hommes en costumes de chasse. — Les dames en amazones. — Les piqueurs traversent la galerie du fond.)

GAROUSSE.

Monsieur le comte a fait bonne chasse ?

LE COMTE.

Mais oui, une chasse superbe...

ARNOLD.

Une chasse merveilleuse, Garousse... un dix cors magnifique... une bête maligne et vaillante... Quel jarret et quelle allure !... Figure-toi qu'il est venu trois fois passer sous le nez de mon cheval, comme pour me narguer et m'exciter... une vaillante bête, vraiment... elle nous a mis quatre chiens hors de combat.

GAROUSSE.

S'il est possible ! des chiens superbes... Moi, je trouve que c'était alors une bien méchante bête !...

ARNOLD.

Ah ! c'est égal, j'ai galopé comme un fou ! aussi, j'ai faim, ah mais ! j'ai faim comme un Gargantua.

GAROUSSE.

Tout doit être prêt, monsieur Arnold, et je vais donner des ordres...

LE COMTE.

Ah ! mes amis, la bonne journée !..

M. DE LORBAC: très-vieux et très-gai.

Enfin, voilà Rocbrune désensorcelé... C'était absolument le

château de la Belle au bois dormant, mais les maîtres sont revenus, et voilà que tout renaît; ah! mon Dieu, tout, jusqu'au gros chien du tournebroche qui se remet à tourner comme un careuil dans sa cage... Eh bien! et le miracle le plus grand, n'est-ce pas nous-mêmes? Comment! nous voilà?... Nous étions hier encore dispersés aux quatre coins de l'Europe, et nous voilà tous, nous retrouvant le verre en main, à la grande table où l'on mangeait le chevreau traditionnel, avant que de partir pour la croisade!..

LE COMTE.

Bravo! marquis, cent fois bravo!

MADAME DE LORBAC, très-inquiète.

Mais qu'est devenu M. de Saint-Val?

AMÉLIE.

Je ne sais, il chevauchait à mes côtés. Tout à coup, il a éperonné son cheval et s'est jeté au galop dans un chemin de traverse.

MADAME DE LORBAC, avec une terreur comique.

Mon Dieu! sa monture se sera peut-être emportée!

AMÉLIE.

Vous m'effrayez, marquise!.. (Saint-Val paraît dans la galerie du fond.)

LE COMTE.

Rassurez-vous, mesdames... le voici!..

AMÉLIE, jalouse.

D'où vient-il?

MADAME DE LORBAC, même jeu.

Oui! d'où peut-il venir?

SAINT-VAL, entrant.

Messieurs!... mesdames!..

MADAME DE LORBAC, allant à lui.

Il ne vous est rien arrivé de fâcheux?

SAINT-VAL, étonné.

Mais non, je vous remercie, marquise.

AMÉLIE, railleuse.

Vous n'êtes pas blessé ?

SAINT-VAL.

Je ne crois pas... Aurais-je couru quelque danger ?

AMÉLIE.

C'est sans doute l'apparition subite de quelque insecte merveilleux qui vous a fait m'abandonner si brusquement en plein bois ?

SAINT-VAL.

En effet... une apparition charmante... (A part.) Mes deux voyageuses... (Haut.) Dans une clairière... pâles... harassées... mais, hélas ! le galop de mon cheval les fit s'envoler à tire d'ailes...

AMÉLIE, avec colère.

De quoi parlez-vous ?

SAINT-VAL, vivement.

Je n'en sais rien, et vous-même ?

DE LORBAC.

Mais votre découverte ?...

SAINT-VAL, ahuri.

Quelle découverte ? Qu'ont-ils donc ? (Le comte, Amélie et de Lorbac remontent.)

MADAME DE LORBAC, venant à Saint-Val.

Je devine l'apparition... quelque jolie campagnarde, sans doute ?...

SAINT-VAL.

Marquise, je vous jure !...

MADAME DE LORBAC.

Allons ! je vous pardonne...

SAINT-VAL, regardant de Lorbac.

Vous êtes bien bonne, mais, à votre place, marquise, je ne parlerais pas si haut... parce que votre mari...

MADAME DE LOBBAC.

Mon mari... Cherchez une autre raison.

SAINT-VAL.

Je l'estime infiniment, marquise, infiniment.

MADAME DE LOBBAC, d'un ton impérieux.

Vous serez près de moi, à table... Je le veux !

SAINT-VAL.

Mais...

MADAME DE LOBBAC.

Et vous ne regarderez que moi... sinqn... (Elle le pince.)

SAINT-VAL, avec un cri.

Ah ! Elle aussi ?

AMÉLIE, redescendant.

Qu'y a-t-il donc ?

SAINT-VAL, avec un sourire forcé.

Rien ! rien du tout !... un étourdissement... cela m'a surpris... et alors...

LE COMTE.

Dites-moi, chevalier, il est bien convenu que vous demeurez au château durant tout mon séjour à Rocbrune... de même que monsieur et madame de Lorbac... Vous habiterez la petite tourelle de l'aile droite...

AMÉLIE.

Mais, mon cher comte, mon mari va vous encombrer de ses filets à papillons, de ses boîtes à insectes...

LE COMTE.

Défendez-vous tant qu'il vous plaira : vous êtes mes prisonniers !

MADAME DE LORBAC, bas à Saint-Val.

Ne refusez pas.

SAINT-VAL.

Eh bien, c'est dit... J'accepte la captivité...

DE LORBAC.

Vivat !... Et quelque jour il faudra, mon cher, que vous me donniez une petite leçon d'entomologie...

SAINT-VAL, faisant la grimace.

Ah ! voilà une bonne idée... Nous pourrions nous amuser, ce jour-là !...

DE LORBAC.

Je m'en suis occupé jadis comme vous !

SAINT-VAL, rient à part lui.

Oh ! comme moi...

DE LORBAC.

Pas avec autant de succès, certainement...

SAINT-VAL, à part.

Est-ce une plaisanterie qu'il me fait ?

GAROUSSE, rentrant par le fond.

Monsieur le comte est servi !

SAINT-VAL, à part.

Ah ! je suis sauvé !

LE COMTE, offrant le bras à Amélie.

Madame...

AMÉLIE.

Ah ! mon cher comte, ce mari-là me fera mourir. (Elle sort avec le comte.)

SAINT-VAL, s'arrachant à la conversation de M. de Lorbac.

Mon cher marquis, nous reprendrons notre conversation plus tard...

DE LORBAC.

C'est cela... au dessert!...

SAINT-VAL, furieux.

Toutes les joies, alors!... (Il remonte.)

DE LORBAC.

Eh bien, chevalier; vous n'offrez pas votre bras à madame de Lorbac?

SAINT-VAL.

Pardonnez-moi! (Allant vers la marquise.) Tous les maris que je rencontre sont presque aussi confiants que leurs femmes sont jalouses!... (Offrant son bras.) Madame... (Il sort par le fond avec la marquise, suivi de Lorbac qui entraîne Arnold.)

## SCÈNE III

GAROUSSE, puis UN VALET.

GAROUSSE, seul assis à gauche.

Allons, encore un jour passé!... Ce brave monsieur Arnold, est-il heureux! C'est presque un homme, mais c'est encore un enfant!... Est-ce drôle, qu'il y ait des petits qu'on aime comme s'ils étaient à vous!... Après ça, il est un peu à moi... Je l'ai vu grand comme ça .. il a eu la même nourrice que mon pauvre petit... c'est une parenté qui en vaut bien une autre... (Avec des larmes.) Oh! il est mort, mon enfant, à moi, quelques mois après sa mère morte en lui donnant la vie... Oh! les ai-je pleurés, doux Jésus!... je les pleure encore... Allons bon, voilà que je recommence!... Ah! restez donc dans mon cœur, c'est votre place.

UN VALET, entrant par la gauche dernier plan.

Monsieur Garousse...

GAROUSSE.

Ah! c'est toi, mon garçon... Eh bien, tu arrives bien, ma foi... comme un coup de vent en plein les nuages!... Qu'est-ce que tu veux? Il manque quelque chose?



LE VALET.

Oh ! non, monsieur Garousse... Ce sont deux femmes qui demandent à entrer au château...

GAROUSSE.

Des femmes du pays ?

LE VALET.

Je ne crois pas, je ne les ai jamais vues... Il y a une grande et une petite : la petite est pâle... La grande veut absolument voir M. le comte.

GAROUSSE.

Ce soir, c'est impossible, tu le sais bien...

LE VALET.

Je lui ai dit ça, monsieur Garousse, mais elle ne veut pas m'écouter ; elle affirme qu'elle a des choses à dire...

GAROUSSE.

Je ne dis pas non, mais...

LE VALET.

Je vais les renvoyer, alors...

GAROUSSE.

Non... Les temps sont durs, chacun a son jour de malheur aujourd'hui, il faut se souvenir d'hier ou bien prévoir demain... Va chercher les deux femmes. (Le valet sort.) Il y a des mendiants qui sont plus honnêtes et plus nobles que certains riches d'aujourd'hui !... Et puis, quoi ! quand il y avait une maîtresse ici, on ne renvoyait jamais personne sans l'entendre... il ne faut pas qu'on dise que le château de Rocbrune n'a plus de cœur parce qu'il n'y a plus que des hommes dedans !

LE VALET, rentrant suivi de Marianne et de Cleodine.

Voilà les personnes, monsieur Garousse.

GAROUSSE.

Bien. Va-t'en... Qu'est-ce que c'est que ces femmes-là ?  
(Un silence.)

## SCÈNE IV

GAROUSSE, CLAUDINE, MARIANNE.

*(Marianne est pâle et se soutient à peine.)*

CLAUDINE.

Vous êtes peut-être l'intendant de M. le comte?

GAROUSSE.

Moi ? Non, je suis Jean Garousse... quelqu'un qui ne peut pas être un ami, mais qui est mieux qu'un serviteur... Mais, vous pouvez parler... Que désirez-vous ?

CLAUDINE.

Monsieur, c'est au comte de Rocbrune... c'est à lui seul que je voudrais parler.

GAROUSSE.

Je ne dis pas non, mais...

CLAUDINE.

J'ai des choses graves à lui dire...

GAROUSSE, doucement.

C'est impossible de voir le comte aujourd'hui.

CLAUDINE.

Impossible ?

GAROUSSE.

Il y a eu grande chasse, on soupe...

CLAUDINE, avec amertume.

Et je dois partir, n'est-ce pas ? comme hier, parce qu'il y avait bal !... comme je devrai partir demain, s'il y a quelque fête encore...

GAROUSSE.

Non, mais il vaudrait mieux revenir demain au matin, au lever de M. le comte...

CLAUDINE.

C'est ce que l'on m'avait dit hier. Je suis venue, il était à cheval déjà, et j'ai dû errer dans les bois un jour de plus... (Avec fièvre.) Ah! tenez, je ne peux pas partir; il faut que je voie le comte, il faut que je lui parle... Il n'est pas possible que je sois condamnée à ne jamais parler parce qu'il y a des fêtes et parce que l'on rit ou l'on chante... Je suis arrivée jusqu'ici je ne sais comment, par un miracle... Eh bien, j'y resterai, j'attendrai, je coucherai là en travers de la porte... Ah! faites-moi chasser si vous voulez, je ne partirai pas... Oui, tenez, faites-moi chasser, je crierai, on viendra et je verrai votre maître... Ah! quand il m'aura vue une fois, lui, il ne refusera pas de m'entendre, j'en suis sûre...

GAROUSSE, surpris.

Demain cependant....

CLAUDINE, jetant un regard inquiet sur Marianne.

Mais il y a une nuit à passer avant que d'être à demain... Vous ne savez donc pas combien une nuit est froide et longue?...

MARIANNE.

Ma mère!...

CLAUDINE.

Ah! laissez-moi faire... Il y a des nuits qui tuent

GAROUSSE, les yeux fixés sur Marianne.

Votre mère a raison, mon enfant.

CLAUDINE.

N'est-ce pas?

GAROUSSE, très-ému.

Oui, j'ai compris, il y a des paroles qui disent bien des choses... (A mi-voix.) La petite est faible, les nuits sont mauvaises... tout le monde ne peut pas impunément dormir sous les étoiles... J'ai bien compris, n'est-ce pas?

CLAUDINE.

Eh bien, oui.

GAROUSSE.

Inutile cependant de voir M. le comte ce soir... Garousse est là pour vous répondre : le cœur sur la main et la main ouverte...

CLAUDINE, vivement.

Je ne demande pas l'aumône!

GAROUSSE, avec étonnement.

Eh bien! mais... que demandez-vous donc?

CLAUDINE, très-févreuse.

Ah! vous n'êtes pas le comte de Rocbrune!

GAROUSSE.

Cela, c'est vrai, mais enfin...

CLAUDINE, d'un ton ferme.

Je demande ce qui m'est dû...

GAROUSSE, l'examinant.

Ah! (Après un temps.) Attendez, alors...

CLAUDINE.

Merci...

GAROUSSE, à part.

Qu'est-ce que c'est que cette femme-là?... Elle vous parle comme une autre vous commanderait!... (Il sort par la porte de gauche, premier plan, en regardant les deux femmes.)

## SCÈNE V

CLAUDINE, MARIANNE.

CLAUDINE, à sa fille, en la faisant assoir devant la cheminée à droite.

Assieds-toi là, mignonne... Approche-toi du feu... Il y avait bien longtemps que tu étais debout, n'est-ce pas? Tu as encore les mains froides... Mais chauffe-toi donc!

MARIANNE, près du feu.

Oui, cela me semble bon. Crois-tu que c'est gai, ce grand feu qui pétille, éparpillant ses étincelles... On dirait un éclat de rire du soleil. Ah! que l'on est bien comme cela!

CLAUDINE.

Espère, ma pauvre chérie, espère, va!... L'avenir ne peut pas nous garder de jours plus terribles que ces jours derniers... On ne nous laissera pas dehors comme hier, tu es déjà certaine de cela... Tu vois, je te l'avais bien dit que nous entrerions au château ce soir... Tu ne peux plus douter: nous sommes entrées...

MARIANNE.

Oui, parce que nous avons trouvé quelqu'un qui a eu pitié...

CLAUDINE, avec résolution.

Ah! je serais entrée quand même... C'était juré!

MARIANNE.

Mais qu'est-ce donc que tu veux faire?

CLAUDINE.

Rien, j'ai quelque chose à dire au maître du château.

MARIANNE, insistant.

Tu le connais donc?

CLAUDINE.

Pourquoi me demandes-tu cela?

MARIANNE.

Oh! pour rien.

CLAUDINE, cherchant ses phrases.

Ecoute, voilà mon secret : mon père a sauvé la vie du comte de Rocbrune... C'est nous maintenant qui sommes vagabondes et malheureuses... chacun son heure... Il est impossible que l'on ne fasse pas pour nous aujourd'hui ce que nous avons fait jadis pour les autres... Tu comprends?... On va nous donner un asile... Tu ne seras plus forcée de souffrir avec moi, mon pauvre ange adoré!...

MARIANNE.

Oui, ce serait bien bon d'être quelque part en paix!

CLAUDINE.

Mais nous allons vivre ainsi... Tu vas voir,

MARIANNE, d'une voix faible.

Ce serait trop beau.

CLAUDINE.

Ah! je te jure que je vais dire tout ce qu'il faut pour que l'on te sauve à jamais des douleurs présentes et passées; je te le jure, va!... Marianne!... mais qu'est-ce que tu as donc?... Ah! tu as faim, ma pauvre chérie, tu as faim!

MARIANNE, avec effort.

Non, vraiment non, maman!

CLAUDINE.

Et qu'as-tu donc mangé depuis ce matin, malheureuse enfant? Et ce matin donc, qu'avais-tu mangé? (Garousse reparait.)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, GAROUSSE.

CLAUDINE.

Ah!

MARIANNE.

Oh! non, non!

CLAUDINE.

Eh! tu souffres, laisse-moi faire... Monsieur...

GAROUSSE.

Eh bien? Vous voulez?...  
.....

CLAUDINE.

Vous vous êtes montré trop bon pour que j'hésite à parler jusqu'au bout... vous m'avez comprise à demi-mot presque... Eh bien, comprenez-moi tout à fait... Ma fille souffre... ma fille... a faim!

GAROUSSE, avec empressement.

Ah! comment!... Ah! vous auriez dû parler plus vite... Ah! ma pauvre petite!... Vous voulez bien me la confier, n'est-ce pas?

CLAUDINE, reconnaissante.

Vous le savez bien.

GAROUSSE, doucement à Marianna.

Vous voulez bien venir avec moi, j'espère?

MARIANNE.

Oui.

GAROUSSE, avec des larmes.

C'est un petit ange du bon Dieu!... Eh bien! mais... et vous?

CLAUDINE, avec un rire fiévreux.

Oh! moi, non, merci!... Je n'ai qu'une pensée, une seule: parler au comte... après, nous verrons.

MARIANNE.

A tout à l'heure, mère!..

GAROUSSE, l'emmenant.

Venez, ma chère petite, venez!

CLAUDINE.

C'est cela! Va! va!... (Garousse et Marianna sortent par la gauche, premier plan.)

## SCÈNE VII

CLAUDINE seule, puis ARNOLD, SAINT-VAL.

CLAUDINE, seule.

Où il je lui parlerai ! J'aimerais mieux mourir que de ne pas lui parler ! (La porte du fond s'ouvre brusquement, Saint-Val entre vivement.)

ARNOLD, suivant Saint-Val et essayant de le retenir.

Voyons, chevalier, voyons..

SAINT-VAL.

Non, vous dis-je... ma femme est d'une jalousie impossible!... Pour quelques mots qui m'échappent au sujet de mes deux voyageuses... des inconnus!

ARNOLD, apercevant Claudine.

Chut ! Nous ne sommes pas seuls.

SAINT-VAL.

Eh mais ! je ne me trompe pas... Comment, madame, c'est vous que je retrouve ici ?... (À part.) Où donc est la petite ?

ARNOLD.

Vous connaissez madame, chevalier ?

SAINT-VAL.

Oh ! j'ai eu simplement le plaisir de faire taire un insolent qui parlait à madame d'une façon inacceptable... ce parvenu de Livrade !..

ARNOLD.

Quoi ! Livrade insultait madame ?

CLAUDINE.

Nous sommes du même pays... il m'a reconnue, et, me retrouvant pauvre, il s'est imaginé sans doute qu'en le retrouvant riche je n'aurais plus avec lui certaines fiertés d'autrefois..



SAINT-VAL.

Quand je disais que c'était un croquant!... (Très-empressé.)  
Mais comment vous retrouvé-je ici?

CLAUDINE.

Je suis venue demander à parler au maître de ce château :  
j'ai des choses graves à lui dire.

SAINT-VAL.

En vérité!... Eh bien, mais, mon cher Arnold... vous pour-  
riez, ce me semble...

CLAUDINE, à Arnold.

Ah! monsieur, si vous saviez quel service!...

ARNOLD, s'inclinant.

Madame, connue du chevalier, vous êtes la bienvenue  
auprès de moi... Je me charge de faire en sorte que M. le  
comte de Rocbrune vous accorde l'audience que vous ré-  
clamez.

CLAUDINE, joyeuse.

Vraiment?

ARNOLD.

Je vous donne ma parole qu'avant un quart d'heure vous  
parlerez à mon père.

CLAUDINE, après un silence, les yeux fixés sur Arnold.

Son père!

ARNOLD, s'éloignant.

Venez, chevalier!

SAINT-VAL.

Je vous suis, mon tout bon, je vous suis! (S'éloignant.)  
Allons, je vais braver encore la jalousie de madame de  
Saint-Val... il parait que c'est mon destin... (Revenant à Clau-  
dine, très-gracieux.) Madame, nous allons prévenir M. le  
comte.

ARNOLD, du fond.

Chevalier!...

SAINT-VAL.

Me voici, mon excellent, me voici ! (Ils sortent tous deux par le fond.)

## SCÈNE VIII

CLAUDINE, seule.

Il a un fils !... Ainsi, quand je le savais là-bas, il était marié !... Comment va-t-il me recevoir ?... Qu'est-ce qu'il va me dire ?... Ah ! je ne sais plus, moi ; chaque pas que je fais me met en face d'un mensonge... « Henri Dorvet, » me disait-il !... Et c'était le comte de Rocbrune... Il était noble, il était marié, il avait un fils... Son fils !... C'est son fils qui vient de me parler, c'est son fils qui m'apparait ainsi tout à coup dans des habits de fête, le rire aux lèvres et la fierté dans les yeux ; et moi, moi, j'avais là, se réchauffant à ce foyer par charité, ayant froid sous sa robe trop légère, ayant faim, j'avais là ma fille insultée hier encore, ma pauvre fille innocente et misérable !... Ah ! c'est horrible !... On ne peut pas dire autrement, c'est horrible ! (Elle tombe assise à gauche.)

LE COMTE, en dehors.

A tout à l'heure, mes amis, à tout à l'heure ! (Il entre.)

CLAUDINE, se relevant.

Allons, allons, du courage... Je n'ai pas le droit de reculer, je suis mère !... (Elle se retourne et voit le comte.)

## SCÈNE IX

CLAUDINE, LE COMTE.

CLAUDINE, les yeux fixés sur le comte.

C'est lui !

LE COMTE, venant à Claudine.

C'est vous, madame, qui désirez me parler ?

CLAUDINE, à elle-même.

Ah ! c'est bien lui !

LE COMTE.

Je vous écoute, madame.

CLAUDINE, après un silence et d'une voix tremblante.

Est-ce que vraiment M. le comte de Rocbrune ne me reconnaît pas ? (Elle s'approche et le regarde.)

LE COMTE, surpris.

Vous reconnaître ?

CLAUDINE, plus près encore et d'une voix sourde.

Henri Dorvet ?...

LE COMTE.

Grand Dieu !... Quel nom venez-vous de prononcer ?...

CLAUDINE.

Mais regardez-moi donc ?... Est-ce que vous ne me reconnaissez vraiment pas ?

LE COMTE, baissant la tête.

Claudine !

CLAUDINE.

Eh ! bien ! oui, c'est moi !

LE COMTE.

Vous !... vous !... Par quel miracle ?

CLAUDINE.

Ah !

LE COMTE.

Mais parlez donc, parlez !... Que venez-vous faire ? que voulez-vous ?

CLAUDINE.

Je veux savoir si vous avez oublié.

LE COMTE, avec contrainte.

Mais je vous dois la vie... Croyez-vous que cela se puisse oublier ?

CLAUDINE, avec un sourire.

Cela seulement ?

LE COMTE, avec effort.

Je n'ai pas dit seulement cela.

CLAUDINE.

Ah ! je vous conjure de vous souvenir de tout, ou bien je vous ordonne de ne vous souvenir de rien !

LE COMTE, avec un mouvement.

Claudine !

CLAUDINE, d'un ton fiévreux.

Il y a dix-sept ans, alors que la grande tempête grondait, lorsque la France entière se levait au cri de liberté, alors, c'est vrai, je vous sauvai la vie... Sous des habits de paysan, pâle de fatigue et d'épouvante aussi, vous cherchiez le salut dans la fuite... Un jour, à quelques lieues d'ici, au village de Saint-André, vous fûtes insulté, poursuivi, frappé !.. Ah ! dame, vous étiez un inconnu, c'est-à-dire un suspect et peut-être un espion !.. Vous revoyez-vous, alors, blessé, sanglant, oriant grâce ?.. Vous étiez tombé sur le seuil d'une forge toute noire, la maison paternelle... J'étais là, je crus qu'on allait vous tuer sous mes yeux... vous regardiez de mon côté !.. Est-ce parce que j'ai eu peur de voir votre sang jaillir jusque sur moi ?.. Je ne sais pas, mais je me jetai entre vous et vos ennemis, je jurai que je vous connaissais ; je forçai mon père à répondre de vous comme de lui-même, et mon père était un patriote en même temps qu'un honnête homme... Je priai, je pleurai... Enfin je vous sauvai... Vous en souvient-il ?

LE COMTE, avec dignité.

Je me souviens, madame, je vous jure que je me souviens.

CLAUDINE.

Et de la suite, du mois qui vint après, vous en souvenez-vous aussi bien ?.. Vous le rappelez-vous bien ce mois où, blessé, vous n'êtes que moi seule pour garde-mal-de et pour amie ? Ah ! que de nuits j'ai passées alors à votre chevet, courbées sur vous, épiant vos souffrances, trouvant que votre souffle, en passant dans mes cheveux, devenait une caresse

qui me payait de tout !.. Je ne savais de vous que le nom que vous m'aviez dit être le vôtre : Henri Dorvêt!.. et que la reconnaissance que vous disiez avoir!.. Je vous voyais sourire et cela suffisait!.. Un jour, vous avez pris ma tête entre vos mains et vous m'avez regardée dans les yeux en murmurant mon nom... Toute mon âme est venue à mes lèvres et vous me l'avez prise avec le premier baiser... Ah! quelles espérances, alors, quelles promesses et quels serments !..

LE COMTE.

Je vous ai dit que je me souvenais!

CLAUDINE.

Ah! que je voudrais oublier tout le reste, moi !..

LE COMTE.

Madame...

CLAUDINE.

Votre fuite imprévue, mes douleurs et mes colères; toute ma vie!.. Car enfin, c'est vrai, cela.: à peine guéri, vous êtes allé retrouver les vôtres à l'étranger, vous m'avez abandonnée comme la première venue, de même que l'on quitte au matin la courtisane rencontrée la veille!.. Au cri désespéré que je jetai en ne vous retrouvant plus, mon père comprit tout! Nous comprimes tous les deux quel homme vous étiez, pour avoir ainsi payé notre pitié, notre hospitalité, nos soins et mon amour !..

LE COMTE, comme pour lui imposer silence.

Par pitié!.. (Il s'assied à droite.)

CLAUDINE, inflexible.

Écoutez ce qui suivit!.. Mon père ne me fit pas un reproche, il jeta son marteau et prit un fusil... vous étiez avec l'étranger, c'était bien, il allait vous attendre du côté de la frontière!.. Quelques mois après, comme je venais d'être mère !..

LE COMTE, se levant.

Vous!

CLAUDINE.

Comme je venais d'être mère, oui, je reçus la nouvelle de la mort de mon père... Ah! du moins, il avait eu cette joie

de bien mourir en voyant fuir les vôtres!.. Ah! tenez, je vous dois jusqu'à la plus secrète pensée de mon cœur... Après cela, je n'eus plus pour vous que mépris et que haine... (Mouvement violent du comte.) Mais voyez donc ce que j'étais, et vous me comprendrez : la forge était muette à jamais, le pain était rare, mon père venait de mourir, un pauvre être innocent pleurait à mes côtés, une botte de paille pour berceau, avec mon dernier lambeau de toile pour vêtement!..

LE COMTE, presque suppliant.

Claudine! assez, je vous en prie, assez!

CLAUDINE.

Que voulez-vous? Vous m'aviez trahie, vous étiez un noble, vous aviez menti... je vous voyais parmi les ennemis... c'était vous qui aviez tué mon père, peut-être!..

LE COMTE, avec force.

Ah! jamais, jamais je n'ai tiré mon épée contre la France.

CLAUDINE.

Ah! je vous ai dit que j'étais folle de colère et de douleur... Mais l'apaisement est venu, rien n'est plus resté dans mon cœur que la tristesse des souvenirs et l'implacable amour de mon devoir maternel!.. Ah! ce devoir-là, par exemple, je l'ai bien rempli... Et Dieu sait cependant que la vie est rude aux pauvres filles comme moi!.. Ah! je dus bien vite fuir Saint-André, allez!.. Ceux que j'avais repoussés se vengeaient!.. ceux qui n'avaient pas encore osé, repoussés à leur tour, et me méprisant de ma fierté après ma faute, aidaient les autres à se venger... Ah! celui-là qui s'enfuit emportant votre pureté devrait avoir la pitié de vous tuer avant que de fuir!.. Ce sont ces voleurs-là qui seraient généreux d'être assassins aussi!..

LE COMTE.

Claudine!

CLAUDINE.

Eh! mon Dieu, pourquoi avais-je une fille, n'ayant pas d'époux?.. Ma pauvre petite fille adorée, ma joie immense et douloureuse!.. Et dire que c'était pour elle que je travaillais sans relâche, nuit et jour, et que c'était à cause d'elle que l'on me refusait souvent du travail et jusqu'à la pitié même... Eh bien! oui, je suis allée jusque-là... J'ai tendu la main!..

LE COMTE.

Vous ?

CLAUDINE.

Eh ! lorsque reconnue, il me fallait fuir encore, n'importe où, pour éviter l'insulte, il fallait bien implorer la pitié en attendant le travail... Oui, j'ai mendié... Et cependant, si j'avais voulu... Oui, on m'a montré que l'on offre moins facilement du pain pour du travail que de l'or pour des lâchetés... (Avec violence.) Ah ! c'était pour ma fille, je ne me plains pas ; si c'était à refaire, je recommencerais !

LE COMTE, après un long temps, comme à lui-même

Pauvre femme !... (Allant à Claudine et presque solennel.) Des événements terribles m'ont imposé ma conduite ; mais je saurai tout réparer, je saurai vous faire oublier mon abandon et vos souffrances... Parlez donc !.. Qu'attendez-vous de moi ?

CLAUDINE.

Ce que j'attends de vous ?... Mais ma fille, la vôtre, notre fille a connu toutes les tortures... elle a eu froid... elle a eu faim !

LE COMTE, détournant les yeux et d'une voix sourde.

Oh ! c'est horrible !

CLAUDINE.

Vous me l'aviez abandonnée... si aujourd'hui vous ne pouviez pas la sauver, ah ! je la garderais encore pour moi toute seule !

LE COMTE.

Ah ! dites ce que vous désirez... dites vite ! Tout ce que vous demanderez est accordé d'avance.

CLAUDINE.

Eh ! c'est votre fille !... sauvez-la... nous serons quittes !

LE COMTE.

Oh ! oui... je la sauverai, oui, je la sauverai. (Garçon se repaît avec Mariette par la gauche.)

CLAUDINE.

Silence, la voici... Regardez comme elle est pâle !

## SCÈNE X

LES MÊMES, MARIANNE, GAROUSSE, puis M. et M<sup>me</sup> DE SAINT-VAL, M. et M<sup>me</sup> DE LORBAC, INVITÉS.

CLAUDINE, allant à Marianne.

Viens, mon enfant, viens. Les mauvais jours vont finir...  
Monsieur le comte se souvient et nous accueille en amis.

MARIANNE, reconnaissante.

Ah ! monsieur...

LE COMTE.

Quel que soit jamais ce que je ferai pour vous, mon enfant, je vous serai redevable encore, alors que vous daignerez m'aimer un peu. (Sur un signe de Claudine, Marianne vient jusqu'au comte et lui présente son front. Le comte l'embrasse avec émotion. Au même instant, à la grande porte du fond, paraît Arnold suivi de M. et M<sup>me</sup> de Saint-Val, de M. et M<sup>me</sup> de Lorbac et des autres invités. Le comte s'adresse à Garousse et à Arnold.) Écoute, mon vieux Garousse... Et vous aussi, mon fils, écoutez : Je dois à madame d'avoir pu échapper à ceux qui me poursuivaient lorsque je suis parti de ce château... C'est son père qui m'a caché et sauvé... Tu vois, mon ami, vous voyez, Arnold, ce qu'elles doivent être pour moi et pour ceux qui m'aiment.

CLAUDINE.

Ah ! monsieur...

LE COMTE, d'un ton grave.

Je vous prie ardemment d'accepter tout ce que je croirai devoir faire pour payer ma dette... (Claudine s'incline.)

GAROUSSE.

Monsieur le comte, du moment que madame vous a sauvé la vie, c'est bon ! Garousse est à elle corps et âme... Ceux qui se sont dévoués à ceux que j'aime sont sacrés pour moi !  
(Tableau général.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



## ACTE TROISIÈME

---

### La voleuse d'héritage.

Un coin du parc de Rocbruné. — Au dernier plan, à gauche, un petit pavillon rustique disparaissant presque sous les rameaux des rosiers grimpants tout fleuris de roses blanches. — A droite, deuxième plan, sur un piédestal, une petite statue en marbre. — En avant, vers la gauche, un banc sous les branches surplombantes d'acacias roses. — Au fond une grille dorée, à travers laquelle on aperçoit les bois et les montagnes.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

**GAROUSSE, MARIANNE, LE PÈRE GÉROME, DOMESTIQUES** portant des corbeilles pleines, **MENDIANTS** auxquels on distribue du pain. (Les mendiants sont au premier plan à gauche, les domestiques se tiennent le dos tourné à la cabane. — Le père Gérôme, en uniforme usé de soldat de la République, est assis sur le banc de gauche. — Garousse est entre eux. — Marianne survient.)

**GAROUSSE.**

Voyons, voyons, ne vous pressez pas... Tout le monde a-t-il sa part?

**MARIANNE**, doucement à Garousse.

Monsieur Garousse...

GAROUSSE.

Ah! ah! Vous voilà, mademoiselle! Eh bien, vous voyez, je sers mes pratiques quotidien es... Ah dame! la défunte comtesse avait l'habitude d'en user ainsi avec les braves gens du pays, et je continue pour lui faire plaisir là-haut.

MARIANNE.

Oui, monsieur Garousse, oui. (Montrant le vieux soldat.) Mais je crois bien que ce vieux-là n'a pas eu sa part... Il n'ose peut-être pas réclamer.

GAROUSSE, examinant le père Jérôme.

Celui-là... Tiens, au fait, c'est la première fois... (Allant au vieux soldat.) Est-ce que vous avez eu quelque chose, hein, mon brave?

LE PÈRE GÉROME.

Mais... pas encore.

MARIANNE.

Là, j'en étais sûre.

GAROUSSE.

Et vous ne dites rien?... Alors, vous seriez parti comme cela?

LE PÈRE GÉROME.

Dame!

GAROUSSE.

Comment vous appelle-t-on?

LE PÈRE GÉROME.

Le père Jérôme.

GAROUSSE.

Du pays, hein?

LE PÈRE GÉROME.

Oui, je suis du pays, et regardez... je ne peux plus travailler... (Il montre le seul bras qui lui reste.)

GAROUSSE, avec respect, contemplant l'uniforme en lambeaux du vieillard.

Ancien soldat?

LE PÈRE GÉROME, se redressant avec orgueil et faisant le salut militaire.

Où!.. c'est un souvenir de Valmy. (Arnold paraît et regarde.)

MARIANNE, très-émue.

Valmy!... C'est à cette bataille-là que mon grand-père est mort... Monsieur Garousse, vous ne l'oublierez plus jamais, n'est-ce pas? je vous en prie...

GAROUSSE.

Foi de Garousse!

SAINT-VAL, survenant et apercevant Arnold qui écoute silencieux.

Ah! vous voilà donc?

ARNOLD, bas.

Chut!...

SAINT-VAL, de même.

Eh bien! quoi?

ARNOLD.

Regardez. (Il montre à Saint-Val Marianne et le vieux soldat.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, ARNOLD, SAINT-VAL.

MARIANNE, au vieillard.

Monsieur, vous avez peut-être vu mourir mon brave grand-père... (Suppliante.) Voudriez-vous me permettre de vous offrir?... (Elle lui présente sa bourse.) Oh! en souvenir de lui!.. Ça me ferait vraiment bien plaisir... Voulez-vous, dites?

LE PÈRE GÉROME, acceptant.

Oh! mademoiselle, vous êtes trop bonne ..

MARIANNE.

Merci!..

GAROUSSE.

Brave fille!

ARNOLD, d'une voix émue à Saint-Val.

Est-elle adorable, hein !

SAINT-VAL, avec feu.

Charmante, mon ami, elle est charmante !

GAROUSSE, aux mendicants.

Allons, allons, à demain, les amis !

TOUS.

A demain, monsieur Garousse.

GAROUSSE, au père Gérôme.

Et vous, mon brave, n'oubliez plus jamais l'heure et le chemin... Et réclamez votre part, surtout.

LE PÈRE GÉROME.

Je n'y manquerai pas, monsieur Garousse. Mademoiselle !...

MARIANNE.

Au revoir et merci. (Elle serre la main du vieux soldat, qui s'éloigne par la grille du fond avec tous les mendicants.)

### SCÈNE III

GAROUSSE, ARNOLD, MARIANNE, SAINT-VAL.

SAINT-VAL, accourant.

Ah ! mademoiselle, permettez-moi...

MARIANNE, confuse.

Ah ! vous étiez là ?...

SAINT-VAL, avec chaleur.

Mon Dieu ! oui, et nous avons vu le plus délicieux épisode...

MARIANNE.

Vous aussi, monsieur Arnold ?

ARNOLD, d'un ton pénétré.

Oui, moi aussi, mademoiselle. (Marianne baisse les yeux.)

GAROUSSE.

Eh bien!... eh bien, il ne faut pas rougir pour cela, mademoiselle Marianne... Etre surpris pendant une bonne action, cela n'arrive pas à tout le monde... j'en connais même à qui cela n'arrivera jamais.

MARIANNE.

Je vous en prie...

GAROUSSE, avec franchise.

Foi de Garousse! vous êtes une bonne et brave fille... Ah! vous m'avez conquis, et certainement je ne donne pas mon amitié sans réflexion... Sauf le respect que je dois à votre famille, monsieur Arnold, il me semblait revoir votre défunte mère alors qu'elle était encore demoiselle... c'était son premier soin tous les matins... tous les malheureux du pays la connaissaient... Eh bien, j'ai cru entendre sa douce voix tout à l'heure, et j'ai presque retrouvé sur les lèvres de mademoiselle Marianne le beau sourire que la comtesse de Rocbrune avait pour les pauvres gens...

SAINT-VAL, qui ne quitte pas Marianne des yeux.

Un adorable sourire, j'en conviens.

GAROUSSE, à Marianne.

Chaque fois que Garousse pourra vous être agréable, mademoiselle, vous n'avez qu'à parler, ça sera fait.

MARIANNE.

Oh! monsieur Garousse!...

GAROUSSE.

Tenez, mademoiselle, demandez-moi quelque chose, vous verrez bien si je ne vous le donne pas de franc cœur...

MARIANNE.

Oh! monsieur Garousse!...

ARNOLD, venant à elle et très-affectueux.

Allons, allons, je vous en prie; il faut absolument lui demander quelque chose.

SAINT-VAL, de l'autre côté, continuant à papillonner.

Absolument, là.

ARNOLD.

Vous nous ferez plaisir.

SAINT-VAL.

Vous nous ferez plaisir !

MARIANNE, hésitante.

Eh bien, monsieur Garousse...

GAROUSSE.

Oh ! vous pouvez parler, ce que j'ai dit est bien dit.

MARIANNE.

Je voudrais... une de ces roses-là. (Elle montre les roses blanches du pavillon.)

GAROUSSE, changeant de visage.

Une de ces roses-là ?

MARIANNE, avec prière.

Oui, une seule... Oh ! je sais que vous y tenez beaucoup... Personne autre que vous ne les cultive et ne les cueille, on me l'a dit...

GAROUSSE.

C'est vrai... vous me demandez une chose que je refuserais peut-être à ma fille, si le bon Dieu m'avait permis d'en avoir une...

ARNOLD.

Pourquoi cela ?

SAINT-VAL, se récriant.

Par exemple!..

GAROUSSE, à Arnold.

Ah dame ! ce rosier-là, c'est votre mère qui l'a planté, monsieur Arnold... il y a bien longtemps de cela !

ARNOLD.

Ma mère ?

GAROUSSE.

Oui, monsieur Arnold. Depuis qu'elle est morte, personne

autre que moi n'y a touché... Chaque année, je cueille les roses... le jour de la fête de votre sainte mère... et je les porte toutes dans sa chambre...

ARNOLD, avec des larmes.

Ab ! c'est bien ! (Il serre la main du père Garousse.)

GAROUSSE, regardant Arnold.

Cette année, je ne ferai pas cette chose-là tout seul, par exemple !

ARNOLD.

Tu as raison, je suis là, maintenant.

MARIANNE.

Je vous prie de me pardonner ma demande ; j'ignorais...

GAROUSSE.

Oh ! il n'y a pas d'offense... mais ces roses-là, voyez-vous, vrai, cela me ferait de la peine de ne pas les donner toutes à la morte... (Retournant à Arnold.) jusqu'au jour, monsieur Arnold, où je pourrai vous prier d'en faire vous-même le premier bouquet qu'on offre à sa fiancée...

ARNOLD.

Ab ! Garousse !...

GAROUSSE.

Comme cela, au moins, vous lui offrirez des fleurs qui vaudront mieux que les autres.

ARNOLD.

Quel cœur tu as !

GAROUSSE.

Ab ! j'aime bien ceux que j'aime, voilà tout ! (Revenant à Marianne.) Ah mais ! soyez tranquille, mademoiselle, je trouverai quelque chose pour vous faire plaisir, foi de Garousse ! En attendant, si vous le voulez bien, je serai votre cavalier jusqu'au château.

MARIANNE.

Mais volontiers, monsieur Garousse. (Elle sort avec Garousse par le dernier plan à droite.)

## SCÈNE IV

SAINT-VAL, ARNOLD, puis AMÉLIE et M<sup>me</sup> DE LORBAC.

ARNOLD, suivant Marianne du regard et comme à lui-même.

Cela me chagrine que Garousse lui ait refusé une de ces roses.

SAINT-VAL.

Moi, mon excellent ami, cela m'enrage!

ARNOLD.

Est-elle gracieuse et charmante!

SAINT-VAL.

Dites : Angélique, séraphique... C'est une sirène, mon ami, une enchantresse... Lorsque je l'ai vue arriver à l'auberge du Pont-du-Gard avec sa mère, mon cœur balançait entre elles deux... Oh! mais à présent, il ne balance plus, je vous en réponds! (Amélie et la marquise ont paru à gauche deuxième plan.)

AMÉLIE, bas à la marquise.

De qui parle-t-il?

MADAME DE LORBAC.

Écoutons! (Les deux femmes se dissimulent derrière les arbres.)

ARNOLD, avec une certaine inquiétude.

Savez-vous, chevalier, que vous parlez de mademoiselle Marianne avec un feu...

SAINT-VAL.

Ah! mon ami, avec tout le feu que je puis posséder.

AMÉLIE, bas à la marquise.

C'est de cette petite...



SAINT-VAL.

Je puis vous l'avouer... puisque nous sommes seuls...  
tout à fait seuls.

AMÉLIE, un peu hant.

Tu crois cela!

SAINT-VAL, à Arnold.

Vous dites?... Il m'avait sem'lé... Enfin, je vous l'avoue...  
depuis qu'elle habite au château, l'image de cette belle en-  
fant ne me sort pas de la tête.

ARNOLD, avec dépit.

En vérité!...

SAINT-VAL.

Ah! Je suis pris!... Je l'ai été souvent, mais cette fois la  
capture est complète. Cette charmante fille me tient en ces  
lacs, et Saint-Val, l'oiseau d'amour, qui voltigeait à l'aven-  
ture, pourrait bien à la fin se laisser couper les ailes.

AMÉLIE, cachée dans le bosquet de droite. — Avec colère.

Le monstre!

SAINT-VAL, à Arnold.

Plait-il!

ARNOLD.

Rien!... Je vous regarde... et je vous plains.

SAINT-VAL

Vous me p'aignez?... A quel propos, tout bon?

ARNOLD.

Je pense qu'avec mademoiselle Marianne, mon pauvre che-  
valier, vous en serez pour vos frais de galanterie.

SAINT-VAL.

Ouais!.. Croyez-vous donc qu'elle soit invincible?

ARNOLD, avec émotion.

Je le crois, en effet.

SAINT-VAL.

Mon cher ami, vous êtes un enfant et vous ne connaissez pas encore les femmes... Je les connais, moi!... Ah! ah! Et vous ne pouvez vous imaginer le pouvoir d'un homme élégant, charmant, titré, spirituel: tel que moi, enfin!...

AMÉLIE, cachée.

Le fat!

ARNOLD, très-sérieux.

Chevalier, croyez-moi... Renoncez à vos prétentions sur cette jeune fille...

SAINT-VAL.

Jamais!... Ah! vous ne me connaissez pas!...

ARNOLD.

Si, chevalier, je vous connais... Vous ne direz même pas un mot à cet enfant... jamais!... elle est notrè hôte, et ce serait nous faire injure que de ne pas la respecter... même en pensée!

SAINT-VAL, le considérant.

Tudieu! mon cher!... Quel feu vous anime à votre tour!... Est-ce que cette petite vous tiendrait au cœur? (Mouvement d'Arnold.) N'importe, j'accepte le défi.

ARNOLD.

Chevalier, Je ne vous ai point porté un défi...

SAINT-VAL.

Soit, mais je gage ma tête, — je n'aurais pas dit cela sous la Révolution, — je gage ma tête qu'avant huit jours je serai vainqueur de la belle!...

AMÉLIE, surgissant, furieuse.

Ah!... Vous voici, enfin!

SAINT-VAL, avec un cri.

Aïe! ma femme!

MADAME DE LOBBAC, de l'autre côté, très-nerveuse.  
Nous vous trouvons, ce n'est pas sans peine!

SAINT-VAL.

La marquise!... (A part.) Pourvu qu'elles n'aient rien entendu!

AMÉLIE, le narguant.

Et que faisiez-vous dans le parc? des recherches scientifiques, sans doute?

SAINT-VAL.

Oui, oui, madame... des recherches, toujours!... Je poursuivais... n'est-ce pas, Arnold?... je poursuivais...

MADAME DE LOBBAC, railant.

Une chimère?

SAINT-VAL.

Non, marquise!... un scarabée magnifique... d'une forme étrange...

AMÉLIE.

Comme on n'en a jamais vu!

SAINT-VAL.

Comme on n'en a... Vous l'avez dit, madame.

MADAME DE LOBBAC.

Et il s'est enfui?

SAINT-VAL.

Oui!.. oui!.. il s'est enfui, le damné... papillon!

AMÉLIE.

C'était un scarabée, tout-à-l'heure?

SAINT-VAL.

Ah! vraiment!... vous croyez! (A part.) Je ne sais plus ce que je dis.

MADAME DE LORBAC.

Alors, c'était un papillon?... (Le pinçant.) Hypocrite! (Saint-Val étouffe un cri.)

AMÉLIE, de l'autre côté.

Alors, c'était un scarabée?... (Le pinçant avec rage.) Libertin!

SAINT-VAL, bondissant.

Mesdames!... (A part.) C'est la conspiration des ongles!... (Rejoignant Arnold au fond.) Arnold, je vous en supplie... continuons notre petite excursion... J'aperçois là-bas de splendides lézards... (Il sort vivement par la gauche, avec Arnold.)

## SCÈNE V

AMÉLIE, MADAME DE LORBAC.

MADAME DE LORBAC.

Et c'est de cette petite inconnue, de cette mijaurée qu'il est épris!

AMÉLIE.

Quand je suis là!

MADAME DE LORBAC, s'oubliant.

Quand nous sommes là!

AMÉLIE.

Ah! je suis furieuse!

MADAME DE LORBAÇ.

Et moi ? je pleurerais !

(Livrade paraît à la grille du fond.)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LIVRADE.

LIVRADE, entrouvrant la grille.

Je ne vois pas Garousse, je peux me risquer. (S'arrêtant à la vue des deux femmes.) Eh ! c'est madame de Saint-Val et madame de Lorbac ?... (Saluent.) Serviteur...

AMÉLIE.

Monsieur Livrade ! Vous cherchez quelqu'un ?

LIVRADE, hésitant.

Moi ? non ! C'est-à-dire si... mais je vous dérange, je m'en vas !

AMÉLIE.

Pourquoi vous éloigner si vite ?

LIVRADE.

Dame ! Le père Garousse ne m'a point en affection, et chaque fois qu'il me voit rôder par ici...

AMÉLIE, très-agitée.

Restez un moment et répondez-moi... On m'a dit qu'il y a quelque temps, à l'auberge du Pont-du-Gard, M. de Saint-Val, mon mari, s'était pris de querelle avec vous, au sujet de cette femme qui habite maintenant au château avec sa fille...

LIVRADE.

La Claudine !... (A part.) Tiens, il y a quelque chose... e vais le savoir.

AMÉLIE.

M. de Saint-Val, paraît-il, a défendu ces personnes avec beaucoup d'empressement...

LIVRADE.

Ah ! le fait est qu'il n'a pas été très-poli à mon endroit... mais je ne lui en garde point rancune .. j'avais été peut-être un peu vif... Quand on dit aux gens leurs vraies vérités, on parle quelquefois trop vivement...

AMÉLIE.

Vous connaissez donc ces personnes depuis longtemps

LIVRADE.

Ah ! Seigneur Dieu !... J'ai connu la mère haute comme cela, presque... Est-ce qu'elles ont encore fait quelque chose, ces braves dames ?... Eh ! eh !... ça ne m'étonnerait point.

MADAME DE LORBAC.

Des intrigantes, n'est-ce pas ?

LIVRADE.

Oh ! je ne dis pas précisément ça... mais enfin, la Claudine ...

AMÉLIE.

La Claudine a une fille...

LIVRADE.

Damé ! la petite va sur ses dix-huit ans... elle est gentille...

MADAME DE LORBAC.

Et coquette !...

LIVRADE.

Le fait est que je l'ai vue passer l'autre jour habillée comme une vraie demoiselle, et pimpante... et joyeuse !... Alors, c'est la petite qui ?.. que ?...

AMÉLIE.

Oh ! moi, d'abord, je la détestais déjà...

LIVRADE.

Il y a des gens qui ont de l'instinct...

AMÉLIE.

Eh ! dites le donc, ce sont des intrigantes !

LIVRADE.

Je ne peux dire oui, mais... Eh ! eh !... je n'oserais pas dire non !

AMÉLIE.

Ah ! dites-le... (D'un ton mystérieux.) Je suis certaine que vous ne mentirez pas, moi. (Madame de Lorbac la regarde étonnée.)

LIVRADE, se rapprochant.

Parce que ?...

AMÉLIE, entre Livrade et madame de Lorbac.

Eh bien, parce que... Mais sous le sceau du secret, n'est-ce pas ?

MADAME DE LOBBAC, vivement.

Je vous le promets !

LIVRADE, de même.

C'est bien entendu !

AMÉLIE, à voix basse.

L'autre jour, M. de Rocbrune se promenait avec M<sup>e</sup> Desrosiers, son notaire ; la nuit tombait, on ne me voyait pas... je ne pensais pas, d'ailleurs, pouvoir être indiscrete...

LIVRADE.

Mais c'est évident.

AMÉLIE.

Le comte a demandé à son notaire des renseignements sur les lois actuelles...

LIVRADE.

Dame ! un homme qui revient après ce que nous avons vu !...

AMÉLIE.

Sans doute... mais ses questions pesaient surtout sur les dispositions à prendre pour contracter un mariage aujourd'hui.

MADAME DE LORBAC.

Vraiment ?

LIVRADE, sursautant.

Un mariage ? Tiens, tiens, tiens !..

AMÉLIE, continuant.

Et sur les formalités à remplir pour reconnaître ou légitimer un enfant. -

MADAME DE LORBAC.

Mais je ne vois pas...

LIVRADE, tremblant de colère.

Ah ! je vois, moi... Dites, madame, dites ; après ?...

AMÉLIE.

On a prononcé le nom de la Claudine.

LIVRADE.

Ah ! vous n'avez pas besoin d'aller plus loin... j'ai compris... jour de Dieu !... (Avec rage.) J'ai compris !

AMÉLIE, surprise.

Mais qu'avez-vous donc ?

MADAME DE LORBAC, de même.

Oui ?



LIVRADE, à lui-même, marchant à grands pas et la tête perdue.

L'épouser !... Eh bien, non, car une fois ce mariage accompli, tout serait fini... Il n'y aurait plus d'espérance !... Ah ! non, par exemple ! non... ce mariage-là ne se fera pas !

AMÉLIE, presque effrayée.

Mais que dites-vous donc, voyons ?...

LIVRADE.

Vous n'aimez pas la Claudine, hein ?... ni sa fille ?...

MADAME DE LORBAC.

Oh ! nous ne disons pas cela !...

LIVRADE, d'une voix brève.

Eh ! ne le dites pas, si vous voulez... mais je vous dis, moi, que ce mariage-là n'aura pas lieu...

AMÉLIE.

Permettez ! nous n'avons pas le droit de...

MADAME DE LORBAC.

Non, nous n'avons pas le droit...

LIVRADE, fébrilement.

Mais ne prenez donc pas la peine de protester... Je ne vous connais pas, vous ne m'avez jamais parlé... vous ne savez rien de ce que je veux faire et je ne sais rien de ce que vous avez pu dire !...

AMÉLIE.

Mais cependant...

MADAME DE LORBAC.

Nous ne voudrions pas...

LIVRADE, terrible.

La Claudine et sa fille ne vous gêneront pas longtemps, voilà tout...

AMÉLIE.

Mais...

LIVRADE.

Voilà Garousse qui vient là-bas... Laissez-moi avec lui... Elles ne vous gêneront pas longtemps... Bien au plaisir! (il remonte.)

AMÉLIE, à mi-voix.

Ah! j'ai peut-être eu tort...

MADAME DE LOBBAC.

Oui, venez, venez vite; cet homme me fait peur! (elles sortent vivement toutes les deux par la gauche.)

## SCÈNE VII

LIVRADE, seul, d'une voix hésitante.

L'épouser!.. La seule femme qui m'ait fait battre le cœur serait perdue pour moi à jamais!... Oh! ça, non, par exemple!... Voilà Garousse! Attention!...

## SCÈNE VIII

LIVRADE, GAROUSSE.

LIVRADE, allant franchement au devant du vieillard.

Bonjour, monsieur Garousse.

GAROUSSE, stupéfié.

Comment, c'est vous, citoyen Livrade ? Je croyais vous avoir averti, la dernière fois que je vous ai surpris rôdant de ce côté, qu'à votre prochaine visite, je lâcherais les chiens de garde.

LIVRADE.

Là ! là ! papa Garousse, ne nous emportons pas !

GAROUSSE, d'un ton de menace.

Vous savez bien que nous ne sommes pas cousins...

LIVRADE.

Qui sait ? Nous le sommes peut-être plus que vous ne pensez !

GAROUSSE.

Tu dis ?

LIVRADE.

Je viens ici vous rendre service !...

GAROUSSE.

Vraiment ?

LIVRADE.

C'est rendre service aux honnêtes gens que de les avertir des mauvais projets des autres.

GAROUSSE.

Je ne vous comprends pas !.. personne ne peut avoir de mauvais projets contre moi.

LIVRADE.

Je n'ai pas dit que c'était contre vous... mais c'est peut-être bien contre quelqu'un que vous aimez plus que vous.

GAROUSSE, avec élan.

Contre monsieur Arnold ?

LIVRADE.

Dame ! peut-être bien.

GAROUSSE, tremblant d'émotion.

Ah ! Livrade, parlons nettement. Dès qu'il s'agit de monsieur Arnold, tout devient sérieux. Dites-moi... oh ! dites-moi tout de suite qui vous venez accuser. Dites !.. je le veux !

LIVRADE.

Vous ne devinez pas un peu de qui je veux parler ?

GAROUSSE.

Je ne connais pas de méchantes gens chez nous.

LIVRADE.

C'est peut-être que vous ne connaissez pas tout le monde depuis très-longtemps... comme les nouvelles châtelaines, par exemple.

GAROUSSE, vivement.

Il n'y a pas de nouvelles châtelaines ici, monsieur Livrade !

LIVRADE.

Il n'y en a peut-être pas aujourd'hui, mais il y en aura demain !

GAROUSSE.

Qu'est-ce que ça veut dire ?...

LIVRADE.

Je serai bref : il ya 20 ans, j'aimais la Claudine... a cette heure je l'aime plus encore. Je rôdais donc par ici dans l'es-

poir de la rencontrer, de lui parler, lorsque quelqu'un en causant un peu trop à la légère, m'apprit que l'autre jour, M. le comte de Rocbrune avait eu un entretien avec maître Desrosiers, son notaire!..

GAROUSSE, inquiet.

En effet, je l'ai vu.

LIVRADE.

Et qu'il lui avait parlé de son intention de se remarier et de reconnaître l'enfant de la femme qu'il doit épouser!

GAROUSSE.

Comment ça?

LIVRADE.

Or, le nom de la Claudine a été prononcé...

GAROUSSE.

La Claudine?... Avant que de te laisser parler, Livrade, il faut que je te dise une chose : pour moi, la Claudine est une honnête femme et sa fille est un ange du bon Dieu.

LIVRADE.

Allons!... Vous ne savez rien... je le vois bien.

GAROUSSE.

Explique-toi... Tout de suite, n'est-ce pas?

LIVRADE.

Ah! je regrette que vous ne sachiez rien encore de la Claudine, ni ce qu'elle a fait autrefois, ni ce qu'elle rêve de faire aujourd'hui!... Tenez, voilà les choses : elle est du même pays que moi, je la connais : son père était forgeron, elle se nomme Claudine Leclerc. Qu'est-ce que vous la croyez? Une veuve!... Eh bien, ce n'est pas vrai. Après avoir soûtement et fièrement repoussé de braves garçons

qui lui faisaient l'honneur de la vouloir épouser, elle s'est donnée à quelqu'un qui passait et que l'on n'a jamais connu... Du moins ce quelqu'un là nous a vengés des fiertés de la Claudine, il est parti... et voilà ce que c'est que votre honnête femme, c'est une fille mère, voilà tout!

GAROUSSE, effaré.

Allons! allons! tu te gaussez de moi, Livrade, ou bien on t'a trompé... Ce n'est pas de cette femme-là qu'il a été question entre M. le comte et son notaire... Oui! oui! tu veux me faire peur!

LIVRADE.

Qui est-ce que ce serait donc, si ce n'était pas elle? Et qui est-ce qui a un enfant pour lequel on peut avoir quelque chose à faire?... Allez, allez, c'est la Claudine, (Hypocritement.) j'en jurerais sur ma part de paradis, foi d'adjoint!

GAROUSSE, après réflexion.

Non, non, M. le comte n'oserait pas... C'est impossible! non!

LIVRADE, fascinant.

Ah! faites bien attention que si, par méfiance de moi, vous ne faites pas profit de mes avis, vous vous réveillerez peut-être demain le serviteur d'une aventurière... Oh! vous pourrez pleurer alors: ce sera la Claudine qui aura pris la place de cette comtesse que vous vénérez comme une sainte.

GAROUSSE.

Jamais!

LIVRADE.

Et l'autre... sa fille, l'enfant d'on ne sait qui, votre ange du bon Dieu, elle aura pris la moitié du bien de votre petit Arnold. Voilà.

GAROUSSE, d'une voix tremblante.

Jamais, je te dis!... Le bien d'Arnold?... Jamais!

LIVRADE.

Ah ! si vous avez un moyen d'empêcher que cela soit, dépêchez-vous donc, ce serait peut-être fait demain.

GAROUSSE.

Oui, j'ai un moyen !... Ce mariage-là n'est pas encore fait : ce serait un sacrilège !... Une femme comme cela qui remplacerait la comtesse !... une bâtarde qui volerait le fils de la maison !... Jamais ! Ah ! foi de Dieu ! Jamais !

LIVRADE, à part, se frottant les mains.

Allons donc !

GAROUSSE, prenant Livrade au collet.

Oh ! je vais parler... mais si tout ce que tu m'as dit n'était pas la vérité vraie, arrange-toi de façon à ne jamais te retrouver sur mon chemin : je te ferais payer la colère où tu m'as jeté, toutes les mauvaises pensées que tu viens de faire voltiger dans ma cervelle et tout ce que je vais peut-être me voir forcé de dire tout à l'heure.

LIVRADE, d'une voix étranglée.

Je ne crains rien, monsieur Garousse : je n'ai dit que la vérité pure.

GAROUSSE, le lèche.

Ah ! alors... mais tant mieux pour toi ! tant pis pour les autres !

LIVRADE, regardant vers la droite.

Taisez-vous !

GAROUSSE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LIVRADE.

Tenez, regardez.

GAROUSSE.

Le comte avec la Claudine !

LIVRADE.

Ils causent de bien bonne amitié, à ce qu'il me semble.

GAROUSSE.

Tu n'as plus rien à faire ici, va-t'en !

LIVRADE, sortant par la porte du food

Eh ! eh ! je crois que nous nous reverrons, la Claudine.

GAROUSSE.

Pardieu ! nous allons voir ! (Le comte paraît avec Claudine, Celle-ci a quitté ses pauvres vêtements. Elle porte un costume simple mais riche.)

## SCÈNE IX

GAROUSSE, LE COMTE, CLAUDINE.

LE COMTE, affectueux.

Tiens, te voilà, Garousse !

GAROUSSE, d'une voix sourde et roulant son chapeau entre ses doigts.

Oui, monsieur le comte !.. oui.. me voilà !

LE COMTE, surpris.

Qu'as-tu donc ? (Garousse se contient et garde le silence.) Parle. Tu sais bien que tu es le droit de tout dire.

GAROUSSE, prenant son parti.

Eh bien !... j'ai quelque chose là. . Oh ! je ne garde pas



pour moi seul ce que je pense, vous le savez bien... aussi je vais parler; (il va parler; il s'arrête en portant les yeux sur Claudine.) mais j'aimerais mieux vous parler à vous tout seul.

LE COMTE, après un temps.

A moi seul ?...

GAROUSSE, d'une voix altérée.

Ce que j'ai à vous dire est grave, monsieur le comte... Oh! bien grave...

LE COMTE.

Qu'importe! parle...

CLAUDINE, inquiète.

Je vous en prie, laissez-moi partir.

LE COMTE, lui prenant la main

Demeurez, madame!.. Je veux qu'il parle devant vous...

GAROUSSE, avec une émotion croissante.

Vous le voulez, monsieur le comte, j'obéis... j'étais plus charitable que vous en demandant à vous parler en secret... (Mouvement d'impatience du comte.) Oh! je vais parler, j'en jure ma foi! seulement vous regretterez d'avoir fait rester madame. (D'un ton triste.) Oh! bien certainement, vous le regretterez!..

LE COMTE, lentement et s'approchant de Garousse qui courbe le front.

Ah! ah! Je crois entrevoir ce que tu vas dire. Prends garde, Garousse!... Je t'aime beaucoup, mais je lui dois la vie... Ah! je ne te permets plus de te taire!... Il faut qu'entre nous trois, il ne reste pas une arrière-pensée mauvaise... cela importe à l'avenir que je veux pour nous tous...

GAROUSSE, d'un ton grave et respectueux.

C'est de cet avenir-là, monsieur le comte, que votre vieux serviteur ose vous parler aujourd'hui! (Mouvement de Claudine, le comte la rassure.)

LE COMTE, à Garousse d'un ton affectueux,

Que sais-tu donc ? mon pauvre Garousse... que crois-tu donc savoir ?

GAROUSSE, presque à voix basse.

Ah ! bien des choses !... Je sais !... Oh ! je sais ce que bien sur, vous ne savez pas vous-même.

CLAUDINE, cherchant à s'éloigner.

Mon ami !...

LE COMTE, avec un sourire.

Laissez dire... Nous écoutons.

GAROUSSE.

Eh bien ! pardonnez-moi, monsieur le comte, mais c'est vous qui l'avez voulu... Eh ! bien... si vous croyez que madame est veuve, vous vous trompez... Elle n'a jamais été mariée c'est... c'est une fille-mère ! Vous m'avez ordonné de parler devant elle... j'ai parlé !

LE COMTE.

C'est là ton grand secret, mon cher Garousse ?.. je le savais.

GAROUSSE, avec joie.

Vous le saviez ? Mais alors ce qu'on m'a dit ne peut pas être vrai ! Vous ne pouvez pas vouloir qu'une femme qui a commis une faute porte le même nom que la défunte comtesse qui était une sainte.

CLAUDINE, à elle-même, avec douleur.

Que dit-il donc ?

GAROUSSE, avec une joie folle.

Eh ! ce n'est pas vrai, parbleu ! Ce n'est pas vrai que vous vouliez épouser madame ?

LE COMTE.

Tu te trompes, Garousse! Dans huit jours, ce mariage aura lieu.

GAROUSSE, dont la joie s'éteint brusquement, regardant alternativement le comte et Claudine d'un oeil égaré.

Dans huit jours!.. Dans!.. Ah! je rêve, bien sûr! c'est impossible, monseigneur?.. pas vrai que c'est impossible?.. (il tombe suppliant et sanglotant aux pieds du comte)

LE COMTE, sévère.

Impossible! Et pourquoi? Je ne fais après tout que tenir ma parole: je me souviens de son dévouement; j'acquitte ma dette, je fais mon devoir, voilà tout.

CLAUDINE.

Où! merci, merci!

GAROUSSE, qui était resté agenouillé, se relève pâle et frémissant.

Cela ne sera pas, monseigneur! non!... cela ne peut pas être!.. Cela ne sera pas!

LE COMTE.

Que te crois-tu donc, toi, pour me parler ainsi?

GAROUSSE, se redressant.

Je me crois quelqu'un qui a le droit de parler.

LE COMTE, avec colère.

Prends garde!

GAROUSSE, avec fermeté.

Quoi que je sois bien vicieux, je ne sais pas encore ce que c'est que d'avoir peur... J'ai quelque chose à dire, je le dirai.

LE COMTE, menaçant.

Je te défends d'ajouter un mot.

GAROUSSE.

Je m'ordonne de parler, moi! (Avec des sanglots.) Non! non! je ne commettrai pas la lâcheté de me taire, quand on veut mettre une femme comme madame à la place de la défunte comtesse!... non, non!.. on me tuera si l'on veut, mais je ne commettrai pas cette lâcheté-là!

LE COMTE, lui broyant la main.

Avant de parler ainsi, malheureux! comprends donc ce qui se passe!

GAROUSSE.

Ah! j'ai bien tout compris, allez!

LE COMTE.

C'est elle qui m'a sauvé, c'est à elle que je dois la vie!... Ah! j'ai trop d'affection et de reconnaissance pour toi pour ne pas vouloir que tu saches tout... Il faut que tu lui rendes justice, entends-tu?... Il faut que tu l'aimes et que tu l'estimes!

GAROUSSE.

Oh! oh! cela...

LE COMTE, avec entraînement.

Mais c'est moi seul, entends-tu, c'est moi qui suis coupable de tout ce que tu peux lui reprocher; mais j'ai commis ce crime de lui voler son honneur et de m'enfuir après, moi qui ni devais la vie!... mais s'il y avait quelqu'un à qui jeter l'insulte, ce quelqu'un serait moi!

CLAUDINE, prenant la main du Comte.

Ah! toute la terre, à présent, pourrait me regarder: je redresserais la tête et ne rougirais pas. — Comment, vous

m'aimez toujours, vous m'estimez encore, vous m'offrez votre main : et quelque chose pourrait me sembler une injure après cela?... Mais qui donc saurait mieux que vous ce que ma faute mérite de mépris ou d'indulgence?... mais c'est vous le juge qui sait tout, le seul juge redoutable!... mais je ne peux pas vous mentir, à vous! Et vous ne me condamnez pas : vous me relevez, vous m'absolvez!... Mais que me font après cela les jugements du monde?... (Regardant Garousse en face.) Mais méprisez-moi donc, vous tous... il m'estime!...

GAROUSSE, d'un ton sombre.

Qu'il vous estime ou non, madame, vous ne pouvez pas devenir la comtesse de Rocbrune!... Vous ne porterez pas ce nom là... vous ne le porterez jamais!

LE COMTE.

Malheureux... de quel droit osez tu donc nous parler ainsi?

GAROUSSE.

De quel droit?... Ah! vous me demandez?... Mais quand on est venu pour piller et brûler le château, moi, tout vieux que j'étais et quelques braves gens du pays, nous avons fait le coup de feu... on s'est battu ici même... Là, il en est qui sont tombés... mais sur ce piédestal-là, tenez, il y a des taches de notre sang, il y en a du mien! (Avec simplicité.) C'est-il des droits, ça?

LE COMTE.

Je sais ce que je te dois... je le sais bien, parbleu! Mais je veux que tu saches à ton tour que j'ai juré de remplir un devoir et que je tiendrai mon serment! pourquoi ne veux-tu pas comprendre que je remplis un devoir?

GAROUSSE, éperdu de douleur.

Osez donc dire alors à votre fils que ce n'est pas un sacrilège de donner à votre maîtresse le nom que portait sa vénérée mère!... Et puis, à moi, prouvez-moi donc que reconnaître l'enfant de madame, lui donner tout ce que vous pouvez

lui donner, dépouiller M. Arnold pour enrichir votre bâtarde, prouvez-moi donc que ce n'est pas un vol!

LE COMTE, avec colère.

Vieillard!

CLAUDINE.

Ah! c'est trop à la fin, c'est trop d'injustice et d'insulte pour elle!... Parce que je n'ai pas cru que celui-là qui me devait la vie, pouvait mentir et fuir en me volant l'honneur, on prétend que ma fille est méprisable!... parce que celui-là qui l'avait abandonnée a pitié d'elle enfin et ne veut plus que ce soit une réprouvée ainsi qu'une vagabonde, on ose dire que ma fille est une voleuse! Mais c'est insensé. Le morceau de pain que vous lui donnez depuis un mois, vous le volez pour le lui donner, vous le volez à votre fils légitime : c'est un préjudice que vous causez à cet enfant-là lorsque vous ne laissez pas votre autre enfant mourir d'épuisement et de honte à la porte de votre château!...

LE COMTE.

Claudine!

CLAUDINE.

Bâtarde, si l'on veut! mais elle a droit au pain quotidien comme les autres!

LE COMTE, avec force.

Ce n'est pas une bâtarde, c'est ma fille!

CLAUDINE.

Je vous remercie d'avoir eu souvenance de vos promesses d'autrefois... Ah! je ne vous les ai pas rappelées... Jen'ai rien demandé de ce que vous m'offrez : ni votre nom, ni le reste... mais, puisque vous me l'offrez, j'accepte.

GARÇOSSE.

Oh!

CLAUDINE.

J'accepte au nom de ma fille et non pas au mien, entendez-vous ! parce que c'est elle qui a droit à ce que vous lui offrez, parce que lui donner votre nom, c'est lui rendre son bien ; parce que lui donner le reste, c'est payer ce qu'on lui doit !

GAROUSSE, avec un rire hâtereux.

Avec l'argent d'autrui !

CLAUDINE, le regardant en face.

Avec l'argent de son père !

GAROUSSE, inflexible.

J'ai dit avec l'argent d'autrui : avec celui de M. Arnold, avec celui de sa mère !

LE COMTE.

Ah ! c'en est trop !... Va-t'en, va-t'en ! Je te chasse !...

GAROUSSE.

Vous me chassez ?... moi !... moi !...

LE COMTE.

En souvenir de tes longs services, par pitié pour tes cheveux blancs, j'ai eu la force de subir tes reproches... Tes dernières insultes ont comblé la mesure !... Va-t'en !

GAROUSSE, courbant le front et d'une voix sourde.

Je pars... monsieur le Comte... Je pars... (Étouffant ses sanglots.) Ainsi me v'la séparé pour toujours de tout ce que j'aime au monde... de mon petit Arnold... (Chancelant.) Allons !... allons ! du courage !... Mais prenez-y garde, c'est peut-être le bonheur de la maison qui s'en va avec le vieux serviteur, avec le chien dévoué.

CLAUDINE, au Comte.

Mon ami... par grâce !...

LE COMTE, après une hésitation.

Non !

GAROUSSE, vivement et se redressant.

Oh ! ne craignez rien !... monsieur le Comte, vous me diriez de rester... je partirais tout de même... vous m'avez chassé!.. Je m'en vais... Oh ! je m'en vais... adieu ! adieu!..  
(Il sort, le rideau tombe.)

FIN DU 3<sup>e</sup> ACTE.

## ACTE QUATRIÈME

### Frère et Sœur.

La grande salle du château de Rocbrune. Le fond, entièrement ouvert, laisse apercevoir le parc illuminé. Des draperies sont disposées de façon à former des entrées. A gauche, 1<sup>er</sup> plan, porte basse ; au 2<sup>e</sup> plan, fenêtre ; à gauche, tentures).

### SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-VAL, DE LORBAC, INVITÉS, ARNOLD; AMÉLIE, MADAME DE LORBAC. (Les invités vont et viennent. On entend dans le parc la musique du bal.)

AMÉLIE.

Oui, marquise, les assiduités de M. de Saint-Val, au près de cette petite Marianne méritent une leçon... et je veux dès ce soir infliger au chevalier le supplice de l'indifférence...



MADAME DE LORBAC.

Ceci est peut-être un moyen...

AMÉLIE.

De le ramener à moi... C'est mon idée !... Moquons-nous des hommes... ils nous adoreront !...

MADAME DE LORBAC.

Eh oui !... moquons-nous de lui, il nous adorera !... (Se reprenant vivement.) Il vous adorera.

AMÉLIE.

Notre petit complot avec M. Arnold nous sera d'un très-grand secours pour le rendre jaloux...

MADAME DE LORBAC.

Il est certain que grâce à notre petit manège de ce soir, il est déjà inquiet, préoccupé...

AMÉLIE.

La jalousie qui commence !

MADAME DE LORBAC.

La peine du talion ! (Saint-Val paraît à ce moment avec M. de Lorbac.)

AMÉLIE.

Le voici, avec votre mari !... Passons devant lui sans avoir l'air de l'apercevoir !...

MADAME DE LORBAC.

Oui, en fai ant jouer nos éventails d'un air dédaigneux !... (S'éventant avec affectation, elles s'éloignent. Saint-Val qui les a aperçues court après elles pour les saluer. Elles disparaissent, le laissant s'incliner dans le vide.)

SAINT-VAL, saluant toujours.

Mesdames... mes... (S'apercevant qu'elles ont disparu.) Décidément, elles se moquent de moi !... que veut dire ceci !

DE LORBAC, venant à lui.

Assurément, chevalier, ce cher comte veut nous saturer de plaisirs... quoi ! cette nuit une nouvelle fête ?

SAINT-VAL, préoccupé.

Oui, oui ! il veut oublier les tristes jours d'exil !...

DE LORBAC.

Les jardins ont un aspect féérique... Ces illuminations semées à travers les branches... et sous chaque touffe d'arbres, ces couples qui errent en jasant... D'honneur, on se croirait encore au bon vieux temps !

SAINT-VAL, tout à son idée.

Avez-vous remarqué, marquis, l'air étrange de madame de Lorbac et de madame de Saint-Val ?

DE LORBAC.

Ma foi non !... Mais, écoutez donc... écoutez donc... ceci est le prélude d'un menuet... Avez-vous dansé le menuet ? (Dansant et chantant.) Tra la la la...

SAINT-VAL.

C'est une attention du comte... Il veut vous rappeler votre jeunesse ! (Arnold ayant la marquise à son bras traverse le théâtre. Inquiet.) Eh ! mais voici la marquise au bras de ce cher Arnold...

DE LORBAC, tout à ses souvenirs.

Le menuet, chevalier, était assurément une danse charmante... quelque peu calme, sans doute, et nullement évaporée... mais charmante.

ARNOLD, passant avec la marquise.

Vous êtes tout à fait bonne et gracieuse, chère marquise, et je vous remercie mille fois ! (ils disparaissent.)

SAINT-VAL, jaloux.

Marquis... avez-vous entendu ?

DE LORBAC, esquissant toujours un pas de menuet.

Parfaitement !

SAINT-VAL.

Il remercie madame de Lorbac !... Votre femme !... marquis, votre femme... De quoi peut-il la remercier ?... Comprenez-vous ?

DE LORBAC, souriant et dansant.

Nullement !... Ah ! le menuet !... que de souvenirs !... Je l'ai dansé à Trianon, mon cher, et la reine me faisait vis-à-vis.

SAINT-VAL.

Oui, oui ! Mais, si par aventure, Arnold faisait la cour à la marquise ?...

DE LORBAC.

Mon cher, un mari doit toujours être ravi lorsqu'on courtise sa femme, (riant très-fort), et entre nous, vous n'êtes pas de ceux que cela pourrait chagriner...

SAINT-VAL (avec un rire forcé).

Assurément... au contraire... (Arnold rentre par le fond, ayant cette fois Amélie à son bras.) Ah !... mais !... le voilà avec ma femme, à présent !...

ARNOLD, descend en scène avec Amélie.

Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites !...

SAINT-VAL, inquiet.

Comment cela ? (s'avançant en souriant.) Peut-on savoir, mon cher ami, quel est-ce-plaisir que ma femme ?...

ARNOLD.

Chevalier...

AMÉLIE.

Ne dites rien, monsieur, ceci est un secret d'État !...

SAINT-VAL.

Les secrets d'État, ce me semble, peuvent être connus du souverain, et je crois être le vôtre, madame !...

AMÉLIE.

Aujourd'hui, chevalier, j'abolis la royauté !... (Elle remonte avec Arnold et rejoint la marquise qui rentre à ce moment.)

SAINT-VAL, à lui-même.

Je suis très-intrigué... Elles n'ont plus l'air de s'occuper de moi ni l'une ni l'autre... Elles ne m'ont pas pincé une seule fois...

DE LORBAC, rient à mi-voix.

Chevalier, gageons que vous êtes jaloux !

SAINT-VAL.

Jaloux ! qui ?... moi ? Eh, bien... Eh bien oui... Je suis jaloux de votre femme,

DE LORBAC.

De ma femme ?

SAINT-VAL.

Je veux dire de la mienne. Les assiduités de M. Arnold

7. >

auprès de madame de Lorbac... (vivement.) Non, de madame de Saint-Val... ces assiduités m'inquiètent. Oui, je suis jaloux et je vois tout... en noir!..

DE LORBAC.

On voit bien que vous êtes tout nouvellement marié, mon cher... vous n'êtes pas au bout!

SAINT-VAL.

Merci!... vous me rassurez!

DE LORBAC, qui est remonté.

Mais nous laissons l'orchestre se morfondre sans nous... ne commettons pas un acte de lèse-galanterie en empêchant ces dames de danser.

SAINT-VAL.

Vous avez mille fois raison, cher marquis... (Allant à la marquise de Lorbac.) Madame...

MADAME DE LORBAC jouant la froideur.

Désolé, chevalier, mais je suis invitée... (Elle le salue et remonte.)

SAINT-VAL, piqué.

Ah bah!... (Après un temps et prenant son parti.) Il reste une femme... (Il va à Amélie.) Chère amie...

AMÉLIE même jeu que madame de Lorbac.

Hélas! chevalier, vous me voyez au désespoir; mais j'ai promis. (Elle lui fait la révérence et remonte. Elle disparaît ainsi que la marquise et Arnold. — Sortie générale.)

SAINT-VAL, furieux.

Elle aussi! Ah ça! vont-elles danser toutes les deux avec Arnold... et en même temps?

DE LORBAC, rient.

Vous voilà condamné à faire tapisserie, mon cher... Consollez-vous, vous danserez avec moi!

SAINT-VAL, navré.

Danser avec !... Je suis perdu, alors!

LORBAC.

Et je vous apprendrai le menuet!

De Lorbac entraîne Saint-Val, toujours dansant et chantant. Dans le même moment paraît M. Livrade vêtu avec une recherche exagérée.

LIVRADE, s'inclinant respectueusement:

M. le chevalier !... (Saint-Val disparaît avec de Lorbac sans même répondre à Livrade.)

## SCÈNE II

LIVRADE seul, puis le COMTE.

Musique de bal pendant toute cette scène. — Après la sortie de Saint-Val Livrade se redresse avec colère.

Tous insolents et hautains... Ils ne daignent point me parler!.. c'est à peine s'ils me regardent... Monsieur Livrade vous vaut bien cependant, il saura vous le prouver!... Pourquoi les a-t-on rappelés?... Ah! si l'empereur m'avait consulté... Pourquoi est-il revenu, lui, ce Rocbrune exécré!... Vieux fou de Garousse, lui qui pensait si bien tout arrêter... Oh! ce mariage!... ce mariage... s'il s'accomplit, tant pis pour tout le monde... tant pis pour toi surtout la Claudine... Ce n'est plus de l'amour que j'ai là... c'est de la folie... c'est de la rage... et plutôt que de te voir à un autre, je serais capable de... (Il tire un pistolet de sa poche. — En ce moment, le comte paraît dans la galerie du fond. Livrade cache vivement son arme et s'incline très-bas devant le comte.)

LE COMTE, froidement.

Dieu vous garde, monsieur Livrade ! (Livrade le salue puis lui lance un regard de haine.)

LIVRADE, à part en sortant.

Oh ! pourquoi est-il revenu ! (Il disparaît.)

### SCÈNE III

LE COMTE, CLAUDINE.

(Comme Livrade disparaît par le fond, Claudine paraît par le 1<sup>er</sup> plan, à droite. Elle est en riche toilette de couleur sombre.)

LE COMTE, allant au-devant d'elle.

Claudine !... C'est vous, enfin !

CLAUDINE.

Monsieur le Comte (A elle-même, voyant Livrade dans la galerie du fond.) Livrade ici !... J'ai peur !...

LE COMTE.

Vous êtes pâle, Claudine, et vous tremblez...

CLAUDINE, se remettant.

Ce n'est rien, mon ami, ce n'est rien, je vous le promets...

LE COMTE.

Et Marianne ?...

CLAUDINE.

Elle est toute surprise des parures qu'elle a trouvées dans sa chambre, la chère mignonne, elle ne se lasse pas de se regarder, de s'admirer...

LE COMTE, souriant.

La coquette!... (Lui prenant le main.) J'avais hâte de vous voir, Claudine, pour vous faire savoir le but de cette nouvelle fête et pourquoi j'ai tenu à votre présence ici.

CLAUDINE.

Je vous écoute.

LE COMTE.

C'est en votre honneur, madame, que cette réception a lieu...

CLAUDINE.

En mon honneur?

LE COMTE.

Ne vous rappelez-vous pas ce qui était convenu il y a trois semaines... Claudine, je veux ce soir vous présenter à tous, comme la future comtesse de Rocbrane!

CLAUDINE, avec une sorte de crainte.

Moi?

LE COMTE.

Ceci est l'accomplissement de la résolution dont je vous avais fait part.

CLAUDINE, contrainte.

Oui, oui, je sais bien.

LE COMTE.

Ce que d'abord vous avez accepté presque avec reconnaissance, le refuseriez-vous aujourd'hui?

CLAUDINE.

Moi! oh! non! Je n'en ai pas le droit... Pour elle... pour Marianno... mon devoir est d'accepter!.. Seulement, ne



m'en veuillez pas, de ces hésitations, monsieur le comte. Je voudrais, je désirerais du moins, attendre un peu...

LE COMTE.

Attendre!... Et pourquoi ?

CLAUDINE.

Ah! c'est plus fort que moi... mais je ne suis ni une intrigante, ni une ambitieuse, quoiqu'on pense... J'ai pu parler bien haut pour défendre les droits naturels de mon enfant, mais je me sens faiblir à la pensée d'une lutte pour conquérir un bien qui, dans l'idée de tous, ne sera pas le mien...

LE COMTE.

J'ai compris, ce sont les insultantes paroles de Garousse...

CLAUDINE.

Eh bien! oui! oui!... Ce sont ces paroles sinistres qui sans cesse me poursuivent, qui la nuit bourdonnent à mes oreilles et troublent mon sommeil! Ce sont ces paroles qui m'agitent, qui m'accablent et qui m'épouvantent...

LE COMTE. ;

Folie!

CLAUDINE, d'une voix sourde.

Il a parlé de sacrilège et de vol!

LE COMTE.

Mais je l'ai chassé!...

CLAUDINE.

Vous l'avez chassé, c'est vrai. Oh! malgré moi... Et malgré vous peut-être... C'est un malheur, mais enfin c'est fait. Vous l'avez chassé... Mais ce qu'il a dit a tout de même été dit, et ce n'est peut-être pas si fou que nous nous plaçons à le croire!...

LE COMTE.

Claudine !...

CLAUDINE, continuant.

Admettez que tous vos amis, tous ces gens que vous recevez chez vous aient les mêmes idées que Garousse... Quelle belle figure ma fille et moi ferons-nous dans vos bals et dans vos fêtes !... ils nous salueront à cause de vous, mais en nous tournant le dos, ils nous traiteront d'aventurières !

LE COMTE, lui prenant la main.

Vous...

CLAUDINE.

Ah ! je sais ce que je dis... et vraiment j'ai peur...

LE COMTE, avec force.

Avez-vous pu douter un moment que si l'outrage osait lever la tête, je ne saurais pas l'écraser ?

CLAUDINE.

Eh bien ! oui, sans doute... Vous vous brouillerez avec tout le monde à cause de nous... mais vous n'empêcherez pas que nous vivions comme des réprouvées... Vous nous adoptez, vous : le monde nous reniera !...

LE COMTE.

Vous vous effrayez sans motif, Claudine... Calmez ces alarmes irréfléchies et laissez-moi, ce soir, annoncer à tous...

CLAUDINE, l'interrompant avec terreur.

Encore une fois, monsieur le comte... je vous supplie d'attendre !...

LE COMTE, après un temps.

Vous le voulez!... Soit! Mais appuyez-vous sur mon bras, et venez.

CLAUDINE, résistant.

Mais...

LE COMTE, presque impérieux.

C'est à mon bras que vous ferez votre entrée dans le bal... Et si quelque regard moqueur, quelque parole insultante ose vous accueillir, madame, je saurai vous défendre aujourd'hui comme je vous ai défendue hier!... (Nouvelle hésitation de Claudine. — Le comte reprend d'un ton ferme :) Venez! madame! Venez! (Claudine lui prend le bras et tous deux pénètrent dans les jardins. — Amélie, qui paraît au moment de la sortie du comte et de Claudine reste seule en scène.)

#### SCÈNE IV

AMÉLIE, seule, puis GAROUSSE.

AMÉLIE, à elle-même.

La Claudine au bras du comte... Oh! oh! ceci est la suite de la conversation avec le notaire... Mais peu m'importe leur mariage, aujourd'hui... Je suis bien seule!.. Allons!.. (Elle ferme toutes les portes et baisse les tentures, puis elle va à la porte secrète de gauche qu'elle ouvre.) Est-il à son poste?... je ne distingue rien!... (après un temps, musique.) Ah!... j'entends des pas...

GAROUSSE, paraissant pâle et vieilli encore.

C'est vous, madame de Saint-Val?

AMÉLIE.

Oui, entrez!..

GAROUSSE, *entrent comme en tremblant.*

Personne ne peut me voir ?

AMÉLIE.

Tout le monde est dans les jardins !...

GAROUSSE, *d'une voix faible.*

Vous avez prévenu M. Arnold ?

AMÉLIE.

Oui, soyez tranquille. Dans quelques instants il viendra dans cette salle !

GAROUSSE, *avec des larmes.*

Ah ! que vous êtes bonne, et que je vous suis reconnaissant !... Je vais donc le voir, ce pauvre cher enfant ! Je mourrais de chagrin en pensant que je ne l'embrasserais peut-être plus jamais... car, après ce qui s'est passé, je n'osais plus rentrer au château... Sans vous je ne serais jamais revenu... *(avec des sanglots.)* Sans vous je ne le reverrais pas !... Et je l'aime tant !... je l'aime tant !... *(couvrant de baisers les mains d'Amélie.)* Oh ! Vous êtes bonne... madame... vous êtes bien bonne !

AMÉLIE, *pleurent aussi.*

C'est ma faute si cette scène a eu lieu et si l'on vous a...

GAROUSSE, *d'une voix sourde.*

Et si l'on m'a... chassé !

AMÉLIE, *avec une émotion croissante.*

C'est moi qui ai dit à M. Livrade que le comte avait l'intention d'épouser cette Claudine...

GAROUSSE.

Vous n'avez dit que la vérité, et quant à moi, j'ai parlé selon ma conscience.

AMÉLIE.

Mais enfin, pourquoi étiez-vous allé à Avignon ? car c'est là qu'il y a quatre jours, parcourant la ville avec M. de Lorbac... c'est là que je vous ai rencontré ?...

GAROUSSE, avec un sourire triste.

A la porte d'un cabaret, oui... Voilà dix jours que je vais au même endroit... La première fois on venait de me renvoyer comme un valet infidèle... je ne savais plus quoi faire pour ne pas devenir fou ou bien pour ne pas devenir méchant... et je suis allé boire pour oublier... je me suis assis, on m'a donné du vin... Quand je suis parti, il me semblait que tout renuait autour de moi... Oh ! j'étais gris... Seulement, le lendemain, quand je suis revenu, on m'a redonné la même bouteille, je n'en avais pas bu un verre... et depuis, c'est la même chose tous les jours... je me dis : Allons, allons, c'est pour aujourd'hui... et puis, je pense, je pleure... et je ne bois pas ! Et il y en a auprès de moi qui chantent... mais je ne peux pas, quoi ! il y a quelque chose qui me bouche la gorge... (avec des sanglots qui l'étranglent) je ne peux pas ! Non ! je ne peux pas !...

AMÉLIE, avec une bonté.)

M. Arnold vous a cherché longtemps...

GAROUSSE, rayonnant.

Vrai ? bien vrai ?... Ah ! que vous faites du bien à mon pauvre cœur, madame... (riant et pleurant). Alors... il parle de moi ? Oh ! répétez-moi qu'il ne m'a pas oublié... (Prêtant l'oreille.) Qui vient là ? Est-ce lui, dites ? Est-ce lui ?

AMÉLIE, regardant vers la droite, 1<sup>er</sup> plan.)

Non, c'est mademoiselle Marianne...

GAROUSSE, avec une sorte d'effarement.

Ah ! je ne veux pas la voir !... je ne veux pas la voir !.. Non, non !

AMÉLIE.

Cependant, mon ami...

GAROUSSE, fuyant.

Sa mère est cause de tout... c'est elle qui a apporté le malheur ici ! Laissez-moi repartir !...

AMÉLIE.

Non, je ne le veux pas !... j'ai tout préparé pour que vous voyiez M. Arnold.

GAROUSSE, se remettant.

M. Arnold !... Eh bien, oui, j'attendrai... j'attendrai tant qu'on voudra... Merci encore, madame, merci !... Oh ! vous êtes bonne... Vrai, vous êtes bien bonne ! (Il rentre en chancelant dans le passage secret, au premier plan à gauche. Au même instant entre Marianne par le premier plan à droite.)

## SCÈNE V

GAROUSSE, derrière le rideau, AMÉLIE, MARIANNE, puis SAINT-VAL. (Marianne en toilette blanche très-élégante.)

MARIANNE, s'arrêtant à la vue d'Amélie.

Ah ! madame...

AMÉLIE, un peu froide.

C'est vous, mademoiselle Marianne ! Vous êtes donc de la fête ?...

MARIANNE.

Dame, je crois que oui... je ne sais pas... J'ai trouvé cette

toilette dans ma chambre... on m'a fait dire de m'habiller et me voilà ! Vraiment, je ne suis pas sottement mise ?

AMÉLIE.

Mais, vraiment, non !

SAINT-VAL, entrant précipitamment.

Enfin, je vous trouve, madame !

AMÉLIE.

Ah ! chevalier, c'est donc vous qui me poursuives, à présent ?

SAINT-VAL.

C'est avec mademoiselle Marianne que vous causiez !

AMÉLIE.

Avec qui vouliez vous que ce fût ?

SAINT-VAL.

Avec qui ? (A part.) Avec ce petit galantin d'Arnold, pardieu ! (Haut.) Vous vous êtes échappée comme un oiseau que l'on traque... (très-amoureux et très-gracieux) je vous en prie, chère amie, rentrez avec moi dans le bal...

AMÉLIE, vivement.

Non vraiment !... (A part.) Je ne puis abandonner ainsi ce pauvre père Garousse...

SAINT-VAL, très-jaloux, à part.

Elle doit attendre cet Arnold !...

AMÉLIE, essayant de le faire demeurer.

« Mais, chevalier, regardez donc mademoiselle Marianne. Est-elle charmante ainsi ?

SAINT-VAL, sans regarder Marianne.

Oui, oui! (Bas.) Pas si charmante que vous!

AMÉLIE, riant.

En vérité! (Montrant Marianne.) Une petite baronne en bouton

SAINT-VAL, à mi-voix avec passion.

Vous!... une duchesse en fleur! (Il veut l'entraîner.)

AMÉLIE, résistant.

Chevalier, attendez-donc...

SAINT-VAL.

Non, non, écoutez... c'est une valse... Je veux valser avec vous... (Il lui saisit le bras.)

AMÉLIE, à part.

Je vais envoyer bien vite M. Arnold!

SAINT-VAL, à Marianne.

Mademoiselle, vous m'excuserez... mais voilà deux grands mois que je n'ai pas valsé avec ma femme!... (Il sort précipitamment par le fond avec Amélie.)

## SCÈNE VI

GAROUSSE caché, MARIANNE, puis ARNOLD.

MARIANNE, seule.

Pourquoi cette fête? Pourquoi ces beaux habits? Ma mère et moi nous voilà donc des fêtes, à présent? Ah! c'est égal! je suis bien contente!... je ne sais pas pourquoi, mais tout cela me rend joyeuse!



ARNOLD. qui s'est approché

Marianne !..

MARIANNE.

Monsieur Arnold?... Vous avez à me parler?

ARNOLD.

Oui, je viens d'apprendre seulement que vous étiez invitée par mon père à la fête de ce soir... Ah! cela m'a rendu bien heureux!... Mon père vous tient donc en grande estime, vous et votre mère!... alors une idée que j'avais eue déjà m'est revenue plus impérieuse et plus nette.

MARIANNE.

Quelle idée?

ARNOLD.

Marianne... voulez-vous me permettre de vous offrir votre bouquet de fête?

MARIANNE.

Mais...

ARNOLD.

Oh! il ne peut déparer votre toilette de jeune fille... il est bien fait pour vous... Tenez, regardez! (il montre un bouquet de roses blanches.)

MARIANNE, très-émuë.

Ah!...

ARNOLD.

Le voulez-vous?

MARIANNE.

Moi?

ARNOLD.

Oui, vous!..

MARIANNE.

Mais vous n'y pensez pas?... mais ces roses?..

ARNOLD,

Ah! vous les reconnaissez bien...

MARIANNE.

Et vous me les offrez, à moi?... Mais elles sont toutes à votre mère...

ARNOLD, très-grave.

Jusqu'au jour où j'y cueillerai le premier bouquet que l'on offre à sa fiancée...

MARIANNE.

Ah! mon Dieu!..

ARNOLD.

Eh bien, je l'ai cueilli, ce premier bouquet, et je vous l'offre...

MARIANNE, avec une joie folle.

Mais c'est impossible!.. cela ne se peut pas...

ARNOLD.

Vous le refusez?...

MARIANNE.

Ah! non.

ARNOLD.

Mariannel..

MARIANNE.

Mais je ne peux pas accepter, voyons... je ne suis rien qu'une pauvre fille!.. Non, c'est l'impossible!.. quelque chose me dit que c'est l'impossible!..

ARNOLD.

Vous n'avez donc pas d'amitié pour moi?

MARIANNE, d'une voix tremblante.

Ah! vous êtes avec ma mère tout ce que j'aime ici-bas!.. Il me semble que j'aurais dû vous connaître toujours et que je ne dois plus jamais être séparée de vous.

ARNOLD.

Mais c'est cela que je pense aussi quand je pense à vous, c'est cela...

MARIANNE.

Je ne comprends plus rien à la vie, éloignée de vous et de votre père si bon pour moi, si charitable et si doux...

ARNOLD.

Mais vous ne vous éloignerez jamais, jamais!.. mais je vous suivrais, si vous partiez!

MARIANNE.

Mais tout cela ne veut pas dire que je dois accepter ce bouquet!.. Ah! votre amie, votre servante, oui; mais votre fiancé!.. Oh! non, je vous jure que c'est trop pour moi!..

ARNOLD, avec obalour.

Marianne, vous-vous méconnaissez!.. Tout ce que vous avez de bon, de charmant, d'adorablement pur, tout cela vous fait l'égale des plus nobles et des plus riches... Aimer quelqu'un, vous! Ah! c'est lui faire la charité... Prenez... J'attends Garousse... Il va venir... et lui-même vous dira que

personne n'est plus digne que vous de toucher à ces fleurs sacrées...

MARIANNE.

Eh! bien... ce bouquet, je le prends, Arnold, et je le garde!... (Elle prend le bouquet).

GAROUSSE, s'élançant hors de sa cachette.

Ah! n'acceptez pas ces fleurs, mamzelle!..

ARNOLD.

Garousse!...

GAROUSSE.

Mais donnez-les-moi donc!.. vous n'avez pas le droit de les prendre! (Il prend le bouquet.)

ARNOLD, à Garousse.

Garousse! Que signifie?...

GAROUSSE.

Ah! cela signifie que vous êtes fous tous les deux!

MARIANNE.

Ah! Arnold! vous voyez bien que j'avais raison et que je ne suis pas digne de vous!.. (Elle éclate en sanglots et seurt par la droite, premier plan.)

ARNOLD.

Garousse... m'expliqueras-tu enfin?..

GAROUSSE.

Ah! ne m'interrogez pas, monsieur Arnold, je vous en supplie, ne m'interrogez pas. (La Claudine paraît au fond.) La Claudine!

CLAUDINE.

Garousse ici!

GAROUSSE.

Ah! laissez-moi... C'est à madame qu'il faut que je parle

ARNOLD.

Mais...

GAROUSSE.

Plus tard, monsieur Arnold... Fiez-vous à moi, il le faut... Allez, vous savez bien comment je vous aime, allez. (Il fait sortir Arnold par le fond.)

## SCÈNE VII

GAROUSSE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Qu'avez-vous à me dire?

GAROUSSE, à voix basse et suppliant.

Ah! ne pensez plus à ce qui s'est passé l'autre jour, je vous en prie... Je ne suis plus le même homme, je ne suis plus contre vous: il faut, au contraire, que nous soyons amis, maintenant: le bonheur de votre fille et de M. Arnold l'exige...

CLAUDINE.

Comment ?

GAROUSSE.

Il se passe quelque chose qui peut faire souffrir également ces deux enfants.

CLAUDINE.

Par exemple !

GAROUSSE.

Oui... il y a quelque chose qui peut nous désespérer tous et les rendre à jamais malheureux, et les tuer peut-être !...

CLAUDINE.

Mais parlez, donc alors!... ne me cachez rien, dites vite... Vous savez que je ne reculerai devant aucune épreuve dès qu'il s'agit de ma fille... n'hésitez donc point... Dites la vérité d'un seul mot.

GAROUSSE.

Eh bien, j'ai peur que ce que nos enfants vont apprendre ce soir ne les blesse à mort tous les deux.

CLAUDINE.

Arnold et Marianne?... Mais pourquoi cela?... que voulez-vous dire ?...

GAROUSSE.

Et ce mariage, cette parenté qu'ils vont apprendre !

CLAUDINE.

Je ne vous comprends pas.

GAROUSSE.

Mais vous saviez votre secret, vous, malheureuse mère! et pas une seule fois, il ne vous a semblé qu'il était prudent de ne pas le cacher à votre fille !

CLAUDINE.

Dire tout à ma fille !... quand je ne savais pas si son père daignerait jamais lui ouvrir les bras et lui donner son nom ?

GAROUSSE.

Quand vous ne saviez pas si la sympathie que vous voyiez  
éclore s'arrêterait à l'amour fraternel !

CLAUDINE, épouvantée avec un cri.

Ah !.. vous ne pensez pas à ce que vous dites !.. c'est in-  
sensé !

GAROUSSE, d'une voix sourde.

Ils se croient étrangers l'un à l'autre ! Pourquoi ne s'aime-  
raient-ils pas ?

CLAUDINE, lui broyant le poignet.

Ah ! dites ce que vous savez, dites tout..

GAROUSSE.

Eh bien, je sais qu'il y a des roses que je cultive là-bas, je  
sais que j'avais dit à M. Arnold qu'elles seraient toutes à sa  
mère jusqu'au jour où elles pourraient être à sa fiancée, je  
sais enfin que M. Arnold a cueilli un bouquet de ces roses et  
qu'il vient de l'offrir à votre fille, et que votre fille l'a  
accepté et que tout deux se croient libres de s'aimer d'a-  
mour !..

CLAUDINE.

Mon Dieu !

GAROUSSE.

Tenez, voilà ces roses... je les lui ai prises des mains !

CLAUDINE, avec des sanglots.

Ma fille !.. mais ce serait épouvantable !

GAROUSSE.

Tout est réparable peut-être. (Mouvement de joie de Claudine.)  
Mais il faudra sacrifier quelque chose au repos de ces inno-  
cents... il faudra ajourner vos projets...

CLAUDINE, le considérant avec défiance

Sans doute...

GAROUSSE.

Les séparer tous deux... et par conséquent vous éloigner pour quelque temps...

CLAUDINE, d'un ton singulier.

M'éloigner?

GAROUSSE.

Il le faut!

CLAUDINE, avec un rire de bravade.

Ah! vous avez dit un mot de trop... Vous me trompez!.. Ah! je savais bien, moi, que c'était impossible... Ils ne s'aiment pas!.. Vous mentez...

GAROUSSE.

Moi?

CLAUDINE.

Oui! je vous dis que vous mentez pour me faire peur, pour me forcer à m'enfuir... Oui, vous mentez pour vous venger!

GAROUSSE.

Moi, mentir!.. Ah! vous ne me connaissez pas!

CLAUDINE..

Après votre colère de l'autre jour et vos insultes... ah! certes, non, je ne pourrai pas croire que vous ne cherchiez pas à rompre mes projets, à détruire mon bonheur et celui de ma fille!.. Encore une fois, vous mentez!

GAROUSSE.

Puisque vous me forcez à dire tout... ce que je pense, je dirai tout...



LAUDINE.

Tout ?

GAROUSSE.

Comment ! vous avez une faute dans votre vie, et vous trouvez qu'il est impossible que de cette faute il sorte quelque chose de douloureux et de terrible !.. Ah ! ce qui est impossible, c'est que la plus petite de nos actions n'ait pas une conséquence... c'est que toute faute cachée ne soit pas la cause possible d'un crime inconscient !..

CLAUDINE.

Assez, je vous prie, assez !..

GAROUSSE.

Une faute dans le passé, c'est toujours une douleur, c'est souvent une autre faute dans l'avenir.

CLAUDINE.

Mais taisez-vous donc... vous voyez bien que je vous crois et que c'est épouvantable !.. Voyons, vous êtes bon, ne me torturez pas... quelle est la vérité ?

GAROUSSE.

Il y a un malheur possible.

CLAUDINE.

Ah !

GAROUSSE.

Moi, je n'ai plus rien à vous dire... votre fille est dans cette chambre... interrogez-la... et songez, madame, que la vie de ces deux enfants est peut-être entre vos mains. (Il sort.)

## SCÈNE VIII

CLAUDINE, puis MARIANNE, puis LIVRADE.

CLAUDINE, seule.

Ah! Dieu ne permettrait pas cela .. rien dans ma vie n'a mérité ce châtimeut!.. (Entre Marianne.). Ah! te voilà... enfin. Viens, ma chère petite, viens!

MARIANNE, un peu troublée.

Qu'y a-t-il donc ?

CLAUDINE, très fiévreuse, mais faisant tous ses efforts pour cacher son trouble.

Donne-moi ta main... regarde-moi bien dans les yeux et réponds-moi sans hésiter. Tu sais que je t'adore, n'est-ce pas? et que tu es ma joie et ma vie!.. Ton bonheur, c'est toute mon espérance et toute mon œuvre... Quand tu seras heureuse, je pourrai mourir!..

MARIANNE.

Que veux-tu savoir ?

CLAUDINE, d'une voix hésitante.

Quel est ce bouquet que Garousse t'a arraché des mains ?

MARIANNE.

Que veux-tu savoir.

CLAUDINE, persistante.

Quel est ce bouquet que Garousse t'a arraché des mains ?

MARIANNE, baissent les yeux.

Mère...

CLAUDINE.

Ah! réponds, je t'en prie, et ne me cache rien.

MARIANNE.

Mais tu le sais bien, puisque tu me le demandes ainsi...  
M. Garousse a dû tout te raconter...

CLAUDINE, lentement et tremblante.

Alors, c'est bien... un bouquet de fiançailles... que l'on t'a  
offert et que tu as cru pouvoir accepter?

MARIANNE, naïvement.

Ah! je ne voulais pas... je me souvenais de ma position  
trop modeste... je protestais... mais il voulait me le voir  
accepter, lui!... et je l'ai pris presque malgré moi.

CLAUDINE, égarée.

Mais tu l'aimes donc?

MARIANNE.

Ah! oui, je l'aime bien!

CLAUDINE, étreignant les deux mains de Marianne.

Mais comment crois-tu donc l'aimer, voyons? Parle, ex-  
plique-toi!... Qu'appelles-tu donc l'aimer, malheureuse  
enfant?

MARIANNE.

Mais j'appelle l'aimer penser toujours à lui, n'avoir pas  
d'autre espérance et pas d'autre avenir, ne pas connaître de  
lumière plus douce que son regard et de chanson plus belle  
que sa parole!

CLAUDINE, avec horreur.

Ah ! tais-toi, pauvre innocente ! tais-toi... Tu ne sais pas ce que tu dis !

MARIANNE, effrayée.

Mais qu'as-tu donc?... Tu trembles et tu es toute pâle.

CLAUDINE, avec des rires et des larmes.

Voyons, voyons, écoute-moi bien... tu ne comprends pas certainement toi-même quel bonheur tu as rêvé !... Ne me réponds pas, tu vas voir que j'ai raison, car enfin tu serais heureuse de vivre comme nous vivons ici, sans que rien ne soit changé au milieu de nous tous?... Ah ! ce bonheur-là te suffirait, n'est-ce pas?... c'est là tout ce que tu as rêvé?...

MARIANNE.

Ah ! peut-être, ... oui, c'est là tout ce que j'aurais dû rêver.. tu as raison.

CLAUDINE.

Mais tu n'as rien rêvé de plus, ma fille, tu n'as rien rêvé de plus, j'en suis sûre !

MARIANNE.

Hélas !

CLAUDINE.

Mais s'il te demandait d'être sa femme, tu accepterais donc ?

MARIANNE.

Tu le sais bien !...

CLAUDINE.

Mais que crois-tu donc que tu ferais s'il fallait ne plus le voir jamais ?

MARIANNE, avec résolution.

Je mourrais...

CLAUDINE, la prenant dans ses bras et la couvrant de baisers.

Mariannel Ah ! ne dis pas cela... Ne dis pas cela !.. Ne dis pas cela !

MARIANNE, s'arrachant des bras de sa mère et la regardant avec terreur.

Mais parle donc à ton tour... Dis-moi ce que tu as ? Dis-moi pourquoi tu te désespères ainsi ?

CLAUDINE, prenant son parti.

Oui, il n'y a plus que la vérité qui puisse nous sauver, c'est évident !

MARIANNE.

La vérité !

CLAUDINE.

Eh bien, je vais te la dire !... Ton père n'est pas mort !

MARIANNE, avec joie.

Mon père !

CLAUDINE.

Il t'aime, il veut que l'on sache que tu es sa fille.

MARIANNE.

Et puis ?...

CLAUDINE.

Ce soir, ici, il va me présenter comme sa femme, il va te reconnaître pour son enfant ?

MARIANNE, frémissante.

Ici ?

CLAUDINE.

Oui.

MARIANNE, avec une terreur croissante

Mais qui donc est mon père ?

CLAUDINE, éperdue.

Ah ! tu l'as deviné...

MARIANNE.

Ah ! ce n'est pas vrai !... non, non, je ne te crois pas... Ah ! ce n'est pas vrai, le comte de Rocbrune n'est pas mon père, ce n'est pas vrai !

CLAUDINE, d'une voix sourde.

Je te jure qu'il est ton père !

MARIANNE.

Mon père !... Eh bien, mais... Je deviens folle... Eh bien, alors, Arnold !... Arnold !...

CLAUDINE.

Oui, malheureuse enfant, oui !

MARIANNE, en délire.

Ah !... Emmène-moi... viens... Mais je ne veux pas rester ici... je ne veux plus le voir.

CLAUDINE.

Ma fille !

MARIANNE.

Ah ! je veux partir !... Mon frère !... Ah ! je veux partir... je veux... je... Ah !... Mon frère, mon frère ! Ah ! (Elle tombe évanouie sur le canapé à gauche.)

CLAUDINE, tombant à ses genoux.

Marianne !... Ma petite Marianne, mon enfant !... Est-ce qu'elle va mourir, ainsi ?

LIVRADE, paraissant à la porte du fond.

(A lui-même.) Ah ! bah ! Ils s'aiment, ces chérubins !.. Je te tiens maintenant, la Claudine !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

---

## ACTE CINQUIÈME

---

### La Révélation.

L'appartement de Claudine au château. — Chambre remplie de fleurs. — Porte au fond. — Porte à droite. — A gauche, en pan coupé, une haute fenêtre gothique, à vitraux colorés, ouvrent sur une terrasse praticable. On aperçoit le parc, brillamment éclairé par la lune. — A gauche, premier plan, une haute cheminée avec du feu, des bougies à moitié consumées. — On entend au dehors la musique du bal; c'est la fête du quatrième acte qui continue.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, MARIANNE.

(Marianne pâle, immobile, est assise sur le canapé à droite, Claudine est agenouillée devant elle.)

CLAUDINE, après un long silence.

Comment te trouves-tu ?... Es-tu mieux ?..

MARIANNE, essayant de sourire.

Oui, ma mère ! oui !

CLAUDINE, désespérée.

Marianne, mon enfant ! Tu souffres, n'est-ce pas ?

MARIANNE, d'une voix éteinte.

Non ! je vois mon rêve brisé... et je ne comprends pas moi-même ce que j'éprouve !

CLAUDINE.

Marianne !... (Marianne a les yeux fixes et ne répond pas.) À quoi penses-tu ?

MARIANNE.

Mais...

CLAUDINE.

Ah ! me cacher une seule de tes pensées, maintenant, c'est me briser le cœur, c'est me faire tout craindre, c'est me faire croire que tu veux souffrir sans que je puisse te consoler jamais... Voyons... à quoi penses-tu ?

MARIANNE.

Mais à rien... une folie !

CLAUDINE.

Oh ! parle donc !... il n'y a pas de riens pour une mère !

MARIANNE, avec un sourire triste.

Tiens... voilà ce que je regardais... ma pauvre robe de fête !

CLAUDINE.

Oh ! Marianne !...



MARIANNE.

Je pensais à la joie immense que j'avais eue en la mettant... et puis, à tout ce qui m'a fait pleurer après.

CLAUDINE.

Ma chère fille!

MARIANNE.

Elle est bien triste ma robe de fête, à présent... je suis comme elle!

CLAUDINE.

Tais-toi, je t'en prie, tais-toi!

MARIANNE.

Mon Dieu! que c'est horrible!.. J'aurais dû être plus forte et ne pas rester. J'aurais dû quitter ce château et m'enfuir loin... bien loin!.. (Avec désespoir.) Ah quel paradis j'ai cru trouver ici!

CLAUDINE, à genoux devant sa fille.

Ne pense plus à tout cela, je t'en prie... Chacune de tes plaintes est un reproche pour moi.. C'est moi qui suis cause de toutes tes douleurs... De peur de perdre un peu de ton respect et de ton amour, je n'ai pas osé te dire la vérité! (Musique. — On entend une voix au lointain.)

MARIANNE, se levant avec terreur.

Tu n'as pas entendu?... on m'a appelée!

CLAUDINE.

Mais c'est une folie!... tu rêves!

MARIANNE, épouvantée.

Ah! je te dis qu'on m'appelle.. c'est lui! je te jure que c'est lui!

CLAUDINE.

Marianne !

MARIANNE.

C'est Arnold, te dis-je... Ah ! je ne veux pas le revoir... je ne veux pas le revoir !... Jamais ! jamais ! (Elle s'échappe de l'étreinte de Claudine et disparaît par la droite, premier plan.)

CLAUDINE, seule, avec colère.

Ah ! pourquoi revient-il ? pourquoi ? (Entrée vive du comte et d'Arnold.)

## SCÈNE II

CLAUDINE, LE COMTE, ARNOLD.

LE COMTE, entrant suivi d'Arnold.

Claudine... que se passe-t-il donc ?... qu'y a-t-il ? grand Dieu !

CLAUDINE, avec fièvre.

Vous le demandez ! Ah ! vous croyez que l'on peut avoir une faute dans sa vie et ne rien dire... et cacher ses mauvaises actions pour voler le respect de ses enfants et tranquillement attendre son heure pour réparer son crime et remplir son devoir ! Ah ! vous croyez qu'on peut choisir son jour pour rentrer dans le bon chemin ! Eh bien ! ce n'est pas vrai !.. ce n'est pas vrai !

LE COMTE.

Claudine !.. (Montrant Arnold.) Devant lui... devant mon fils !..

CLAUDINE, avec force.

C'est devant lui surtout que je dois parler !.. Nous n'avons pas voulu qu'une minute de honte et de douleur nous fût possible... Eh bien ! nous aurons peut-être toute une éternité d'épouvantables remords !

LE COMTE.

Pourquoi ? mais parle donc !

CLAUDINE.

Ah ! parce que nous avons laissé nos deux enfants vivre ensemble comme des étrangers, parce que nous avons caché notre misérable secret, parce que nous avons follement permis qu'ils pussent s'aimer !

LE COMTE.

Que dites-vous ?

CLAUDINE, d'une voix sourde.

Je dis que ma fille aime votre fils... Je dis que mon enfant aime son frère !

LE COMTE, avec horreur.

Ah !

ARNOLD, atterré.

Marianne !.. ma sœur !

CLAUDINE.

Ah ! c'est fini, tous nos projets, allez !... Je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est partir, c'est emmener ma fille !...

LE COMTE.

Oui, oui, c'est vrai !.. c'est vrai !..

CLAUDINE.

Ainsi, adieu !

ARNOLD, sortant de son immobilité.

Adieu ! dites-vous ! non !... c'est impossible !... quelque chose me dit que je ne dois pas vous croire !... Marianne !... je veux la voir... je le veux !...

LE COMTE, avec autorité.

Venez, Arnold...

ARNOLD.

Mon père !

LE COMTE.

Venez, je vous l'ordonne... obéissez ! quant à vous. Claudine, faites votre devoir... moi je ferai ce que je dois... (il sort avec Arnold).

### SCÈNE III

CLAUDINE, seule.

Ah !... c'est trop de douleur, vraiment, c'est trop !... Mais je ne dois pas hésiter... Oui, je ferai mon devoir... J'emporterai ma fille... Je la sauverai... ou bien je mourrai avec elle !... (Elle tombe assise à droite. — Par la fenêtre ouverte, on voit paraître Livrade. Il regarde autour de lui, entre, puis referme la fenêtre.)

### SCÈNE IV

CLAUDINE, LIVRADE.

LIVRADE.

La Claudine... un mot.

CLAUDINE, avec effroi.

Vous ? Ici ! ..

LIVRADE.

Ah ! ne vous éloignez pas si vite... j'ai tout écouté... et je viens peut-être vous apporter le bonheur de tout le monde... le bonheur et la vie de mademoiselle Marianne et de M. Arnold !

CLAUDINE, avec un cri de joie.

Ma fille... parlez, j'écoute... Ah ! si vous me trompez, vous êtes bien cruel !

LIVRADE.

Depuis que je vous ai retrouvée ici, je n'ai pas été un seul jour sans penser à vous... Ah ! je vous donne l'exemple de la franchise... je ne cache plus rien... Quand je vous ai revue... tout le passé m'est revenu, avec le souvenir de mes espérances et de vos dédains... vous voir m'échapper une fois de plus et prendre une place au château ça m'a donné comme une fièvre... Ah ! je ne cacherai rien, je vous l'ai dit... c'est moi qui ai su le premier ce que M. le comte voulait faire pour votre fille et pour vous... Dame tous les jours, j'allais rôder autour du château... je suis même entré la nuit dans le parc, au risque d'être tué comme un voleur ou de tuer moi-même, comme un assassin !

CLAUDINE.

Oui, oui, mais...

LIVRADE.

Attendez donc, c'est moi qui ai dit à Garousse qu'on voulait donner à votre fille le nom de Rocbrune et la moitié des biens du petit Arnold... Je croyais qu'après ce qu'il avait dit, il aurait assez d'autorité pour empêcher votre mariage...

CLAUDINE.

Mais quelle haine me gardez-vous donc ?

LIVRADE.

Mais ce n'est pas de la haine, vous le savez bien.

CLAUDINE.

Monsieur !...

LIVRADE.

Eh ! laissez-moi donc continuer, laissez-moi... Après vous avoir revue ici, après avoir senti renaitre toutes mes idées de jadis, après vous avoir crue perdue, une fois encore... voilà que je puis peut-être me faire aimer un peu de vous... Ah ! vous voyez donc bien que je ne pense pas à dire de mauvaises choses.

CLAUDINE.

Oui, oui, je le vois, je le comprends... Mais vous m'avez parlé de la vie, du bonheur de ma fille... expliquez-vous, je vous en prie... parlez-moi de cela d'abord.

LIVRADE.

Mais je vous parle de cela... puisque je vous dis que je serais capable de tout faire pour votre fille et pour vous, si vous voulez m'aimer un peu... (avec orgueil.) être madame Livrade, ce n'est peut-être pas une chose moins bonne que d'être madame de Rocbrune... Il a un titre, c'est vrai... mais tout le reste vaut mieux chez M. Livrade... (avec un profond mépris.) Votre M. de Rocbrune, c'est un pauvre à côté de moi... Ses terres ?... mettez la main d'un enfant dans la mienne, ça fera le même effet... il y a de l'or chez moi... Eh bien ! dites un mot, et tout cela est à vous.

CLAUDINE.

Mais c'est de ma fille qu'il s'agit !... Votre amour ! vos biens ! votre or et vos terres ! Et que peut m'importer tout cela ?... Mais parlez-moi donc de ma fille ; parlez-moi d'elle seulement.

LIVRADE.

Mais je vous en parle, puisque je vous dis qu'elle est sauvée si vous voulez m'épouser.

CLAUDINE.

Sauvée !

LIVRADE.

Oui ! Devenez madame Livrade... et je prouverai que les deux enfants ne sont pas frère et sœur.

CLAUDINE, avec un cri.

Arnold et Marianne ?

LIVRADE.

La comtesse était condamnée par les médecins... une douleur pouvait la tuer... et quelle douleur plus grande pour une mère que la mort du seul enfant qu'elle ait jamais eu, de l'enfant qui vous a donné le mal dont vous mourrez... Cependant, une nuit, le petit fut emporté par le croup... Cette mort-là, cela tuait la comtesse... La nourrice du petit devait tout à madame de Rocbrune, sa dot, la petite ferme qu'elle faisait valoir, tout... elle avait un autre enfant à nourrir, un enfant dont la mère était morte en lui donnant le jour...

CLAUDINE.

Alors ?...

LIVRADE.

Elle dit que c'était l'autre qui était mort... l'enfant d'un homme que vous connaissez bien, allez... l'enfant de Garsousse...

CLAUDINE.

Grand Dieu !

LIVRADE

Devenez madame Livrade, et alors !...

CLAUDINE, avec un cri.

Ah ! je connais ton secret, à présent !... Je dirai la vérité, moi aussi... je la crierai partout !

LIVRADE, après un mouvement de rage, haussant les épaules.

Personne ne te croira !...

CLAUDINE.

Je dirai...

LIVRADE, revenant sur elle.

Quoi donc?... Des folies, les mensonges d'une mère désespérée!... Mais voilà vingt ans que Garoussé va prier sur une tombe... voilà vingt ans que le comte adore cet enfant!... mais personne ne te croira... Il faut une preuve. et cette preuve, c'est moi qui l'ai !...

CLAUDINE.

Ah!...

LIVRADE, tirant de sa poitrine une lettre jaunie par le temps.

Une lettre de la nourrice. Quand elle s'est vue mourir, elle a voulu tout avouer... et cette lettre m'est venue à la mairie, et je l'ai gardée... (Avec rage.) et tu ne l'auras jamais ! (Il court à la cheminée.)

CLAUDINE, suppliante et se traînant aux genoux de Livrade.

Livrade!

LIVRADE.

Et ta fille mourra!

CLAUDINE.

Je consens !... mourir, elle! Marianne! Ah!... je consens... j'accepte tout...

LIVRADE.

Ce n'est pas vrai!

CLAUDINE.

Sur mon salut éternel!



LIVRADE.

Ce n'est pas vrai !... Ton cri de joie et de dédain m'a fait voir la vérité tout entière... Tu me hais trop pour jamais être à moi... alors je me venge... (Avec méchanceté.) je vais la brûler.

CLAUDINE.

Mais je consens...

LIVRADE.

Non... non... Tu dirais oui... tu viendrais jusqu'à l'église... et puis, je ne sais pas comment tu ferais, mais tu fuirais en emportant ce papier-là... Une fois que tu l'aurais, vois-tu... tu te tuerais... oh ! tu serais capable de te tuer aussitôt que la fille serait heureuse ! Eh bien, elle ne le sera jamais... Je vais brûler la lettre.

CLAUDINE.

Mais je ne veux pas... (Elle est suspendue à son bras.)

LIVRADE.

Laisse-moi... (il avance en la trainant.)

CLAUDINE.

Je ne veux pas !

LIVRADE.

C'est juré...

CLAUDINE.

Non, non !

LIVRADE.

Je la brûlerai !

CLAUDINE.

Mais, je consens, voyons, je serai votre femme, votre esclave...

## SCÈNE V

LES MÊMES, GAROUSSE.

(Garousse entre vivement par la fenêtre dont les vitreaux se brisent, se précipite vers la cheminée où Livrade va lancer sa lettre et se saisit du papier.)

GAROUSSE, la lettre à la main.

Eh ! ne priez donc plus, ne craignez rien, madame : Le chien de garde était là !

LIVRADE, avec fureur.

Garousse.

CLAUDINE.

Ah !

GAROUSSE.

Eh bien, oui, Garousse... Garousse qui a tout entendu, Garousse qui dira la vérité, et qui la prouvera !... (Il passe à droite.)

LIVRADE.

Ah ! ce papier, rends-le moi.

GAROUSSE.

Viens donc le prendre, si tu oses !

LIVRADE.

Ah ! (Livrade recule devant Garousse jusqu'à la fenêtre.)

GAROUSSE.

Va-t'en ! va-t'en !... en attendant qu'on te chasse du pays !

LIVRADE, sur le balcon.

Tu as fait le bonheur de tout le monde, Garousse !... Du moins, tu n'en auras pas ta part, la Claudine ! (Il fait feu sur Claudine qui pousse un cri.)

GAROUSSE, se jetant entre Livrade et Claudine.

Ah ! guenz !... (Garousse reçoit la balle en pleine poitrine.) Ah ! il m'a tué !... (il tombe sur un genou.)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIANNE, LE COMTE, ARNOLD, puis SAINT-VAL et LIVRADE.

MARIANNE, entrant éperdue.

Ma mère !...

LE COMTE, paraissant avec Arnold.

Claudine... (Apercevant Garousse.) Garousse... blessé !..

GAROUSSE.

Oui, monsieur le comte... blessé à mort !...

CLAUDINE.

Il meurt pour moi !..

ARNOLD, s'élançant vers lui.

Mon ami...

GAROUSSE, sur le coupé à droite.

Monsieur le comte... approchez et lisez cette lettre... (Il lui tend la lettre.)

LE COMTE.

Cette lettre...

GAROUSSE.

Lisez-la bien vite... je vous en supplie! (Le comte prend la lettre et la lit.)

MARIANNE.

Mère...

CLAUDINE.

Attends et... espère!

LE COMTE, avec un grand cri.

Grand Dieu!... mais c'est impossible!...

GAROUSSE, mourant.

Celle qui a écrit ça n'avait plus, comme moi, que quelques instants à vivre... et on ne ment pas quand on va mourir!...

LE COMTE, avec déchirement. — Regardant Arnold.

Et voilà vingt ans que mon bonheur est fait avec des joies volées... voilà vingt ans que je suis fier de lui et que tu le pleures, toi!...

GAROUSSE.

Maintenant, je bénis ces larmes... elles n'ont fait qu'augmenter mon bonheur d'aujourd'hui... (se soulevant.) Monsieur Arnold... mademoiselle Marianne... venez... (Les deux jeunes gens s'approchent et s'agenouillent à ses côtés.) Vous pensiez que votre amour était un crime... eh bien! non!... vous n'êtes pas frère et sœur.. Je ne peux pas vous en dire plus long... je me meurs... mais croyez-moi... croyez-moi!

ARNOLD, sanglotant.

Garousse!..

GAROUSSE, l'embrassant.

Ah!... appelle-moi... ton père!

ARNOLD.

Mon père!...

LE COMTE.

Oui, Arnold,... c'est ton père!

GAROUSSE.

Monsieur le comte... vous voyez... je ne vous le prendrai pas... en l'unissant à mademoiselle Marianne, il restera toujours votre fils!...

LE COMTE.

Mon ami!..

GAROUSSE.

Ah! Je n'ai qu'un regret en mourant, monsieur le comte, c'est de savoir que ce gredin de Livrade a pu s'échapper!

SAINT-VAL, paraissent au fond, tenant au collet Livrade qui rugit et que des valets tiennent en respect.)

Vous pouvez mourir tranquille, mon cher Garousse. C'est ma première capture... et je la garde!

FIN.

